



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47^e ANNÉE.

N° 9.

1^{er} SEPTEMBRE 1904.

LE BILAN DU MERVEILLEUX

Les découvertes les plus actuelles de la science, depuis la télégraphie sans fil, les rayons Röntgen, jusqu'aux propriétés du radium et des rayons N, sans omettre la mort récente de cet apôtre thaumaturge, le docteur Liébault, ramènent sans cesse l'attention sur le magnétisme, la magie, l'occultisme, les phénomènes spirites.

Qu'y a-t-il de réel, d'utile, d'instructif dans ce tohu-bohu fascinant et indigeste ?

Le Bilan du Merveilleux, il convient de le dresser enfin avec équité. Quelles sont les acquisitions certaines ? Quels déchets sont à éliminer définitivement ? Quelles fructueuses promesses nous réserve l'avenir ?

En poursuivant les fuyantes chimères de la pierre philosophale, l'alchimiste prépara les importantes découvertes de la chimie moderne. M. Louis Figuier, M. Berthelot lui-même le reconnaissent. L'astrologie prétendait trouver dans les constellations l'indéchiffrable secret de nos destins, mais les astronomes qui vinrent ensuite nous ont donné du ciel une notion qui, exacte cette fois, a été pourtant plus belle et plus poétique. On est en droit d'espérer qu'il en sera de même pour les sciences psychiques qui balbutient à peine. Elles mettront au point les élucubrations, les expériences, les rêveries, les prodiges de ce merveilleux ancien et moderne, riche en promesses, dont plusieurs sont déjà tenues. Naturellement, bien des croyances consolantes ou naïves devront être abandonnées. Il faudra jeter du lest pour que certaines vérités prennent leur vol. Mais ces conceptions préalables n'auront pas été, cependant, inutiles ; et il serait malséant de les mépriser.

« Les esprits » des morts, par exemple, auront eu, comme la poudre de projection ou les horoscopes, leur raison d'être, en tant qu'hypothèses et excitation à la recherche. Le vivant est probablement la seule réalité solide où l'inconnu et l'au-delà se manifestent. Et, de vrai, « c'est un grand ouvrier de miracle que l'esprit humain », a dit Montaigne. Le champ d'investigation, ainsi limité, ne serait que plus précis sans être moins vaste. L'homme, avec ses facultés et ses pouvoirs, est peut-être la chose que l'homme ignore le plus. Nous disciplinons les énergies de l'univers et nous réalisons, par elle, des prodiges ; de même le monde intérieur est plein de forces inconnues, jusqu'ici à peu près dédaignées. Nous vivons, comme le disait M. Paul Bourget, méditant le mot du psychologue américain William James, *à la surface de notre âme* sans nous douter des trésors inemployés qui dorment en nous !

Déjà les guérisons quasi miraculeuses de l'hypnotisme, de la suggestion ; les bienfaits de la psychothérapie, les privilèges incontestables de la foi et de la volonté, les extraordinaires messages de la télépathie, les pressentiments, les lectures des pensées, les dédoublements de la personnalité, l'extériorisation de la force vitale (on arrive à la photographier et à la mesurer), les enseignements de nos rêves, les divinations, les « tours » souvent sincères et authentiques des médiums et des fakirs, composent un considérable bagage de phénomènes dont il est impossible de faire fi. C'est un devoir que de les contrôler de très près, puis de communiquer à tous les résultats de ces recherches qui ne doivent pas être abandonnées aux charlatans ni aux insensés.

Il y a déjà longtemps, Victor Hugo écrivait avec une sagesse en quelque sorte prophétique :

Toutes ces choses, spiritisme, somnambulisme, catalepsie, convulsionnaires, seconde vie, tables tournantes ou parlantes, invisibles frappeurs, enterrés de

l'Inde, jongleurs du feu, charmeurs de serpents, etc., si faciles à railler, veulent être examinés au point de vue de la réalité...

Si vous abandonnez ces faits prenez garde, les charlatans s'y logeront, et les imbéciles aussi. Pas de milieu : la science ou l'ignorance. Si la science ne veut pas de ces faits, l'ignorance les prendra. Vous avez refusé d'agrandir l'esprit humain, vous augmentez la bêtise humaine. Où Laplace se récite, Cagliostro paraît (1).

Ce conseil a été enfin écouté. Les sociétés de recherches psychiques à Londres, à New-York, en Allemagne, en Italie, en Russie groupent des physiiciens, des médecins, des chimistes, des sociologues, des philosophes désormais attentifs à ces problèmes attirants et décriés. A Paris des instituts psychologiques et psychophysiologiques ont obtenu en plus des psychologues professionnels le concours de MM. d'Arsonval, Bouchard, Mézières, Buisson, Metschnikoff, Perrier, Giard, Sully Prudhomme, etc. Sous le contrôle de personnalités aussi éminentes et aussi averties, l'avenir de ces investigations devenues rationnelles et prudentes est assuré. Ces savants et ces penseurs sont en train de réaliser lentement le vœu du poète.

La première acquisition incontestable, c'est l'entraînement méthodique de la volonté. S'il est une science utile, c'est celle-là. Tous en profiteront, même les individus les plus normaux, dès que les lois régissant l'association des idées, l'éveil des sentiments, la discipline de l'influx nerveux, la création même de notre caractère, seront mieux connus. Et ce résultat, nous le devons aux expériences que poursuit la psychothérapie sur les hystériques, les malades, les vicieux.

D'abord les faits nous auront prouvé que malgré le décret de certains philosophes, Kant, Schopenhauer, Spencer, le fait plane au-dessus des systèmes les plus autorisés, — notre caractère *peut-être transformé*. Ensuite la psychothérapie aura esquissé la méthode de cette réforme qui, mécanique et réalisée souvent *in anima vili* par l'hypnotisme, deviendra volontaire et universelle.

La psychothérapie

Tous, nous pouvons nous rendre compte du magnétisme humain. Les brusques et en apparence absurdes émotions de sympathie ou d'antipathie, les influences d'âme à âme, parfois si profondes, — elles ont fait croire à l'envoûtement et ont suscité les procès de sorcellerie dont nous trouvons les premiers vestiges dans l'antique Egypte, qui sévirent au moyen âge pour, sous une autre forme, reparaitre aujourd'hui (la sorcière de Marly n'est pas si lointaine), — témoignent de l'ascendant incontestable qu'un tempérament peut prendre sur un autre à son avantage ou à sa ruine. De tout temps l'hu-

(1) *Postscriptum de ma vie*, p. 247.

manité s'est divisée en deux groupes : les fascinateurs et les fascinés. « Dans la vie, disait Voltaire, il faut être enclume ou marteau. » Voilà une image pittoresque de l'inévitable et universel hypnotisme.

Tout le monde est suggestible à des degrés différents, même et surtout les intelligents. L'éloquence, l'éducation, le journalisme sont de puissants moyens de suggestion qui n'ont pas attendu, pour agir, les médecins hypnotiseurs.

Cette impressivité devient parfois malade ; c'est alors l'hystérie et la démonialité. Au moyen âge où la psychothérapie n'était pas encore inventée, on chargeait le bûcher de guérir définitivement ces désordres nerveux. Les Charcot de ce temps-là accompagnaient au fagot leurs épileptiques et leurs sorcières, car, par un excès de précaution, on se plaisait à supprimer à la fois les fascinateurs et les fascinés.

Une opinion vague, terrifiante, se formait : l'œil de certains êtres mal privilégiés dégageait des miasmes, des esprits animaux, de petits démons, capables d'influencer autour d'eux les organismes hérétiques. C'était l'ébauche de cette théorie du fluide que devait pompeusement proclamer dans ses aphorismes un homme d'affaires mystique et hâbleur, Mesmer l'Autrichien. Celui-ci légiféra le magnétisme. Autour de son baquet hallucinatoire, une chaîne de névropathes croyait puiser une vie nouvelle que le thaumaturge y aurait déposée.

Les Deleuze, les Lafontaine, les du Potet, les Puységur, animés d'un louable désir philanthropique, pratiquèrent la prise du regard, les passes des mains, tantôt lentes, tantôt précipitées ; ils saturaient le patient de leur propre santé émanée, ou le purgeaient de ses mauvais fluides. Du moins ils l'imaginaient ainsi ; et ceux qu'ils persuadèrent n'eurent point trop à s'en plaindre car, — selon le mot du prophète laïque de la Salpêtrière, rééditant pour la thérapeutique le principe de l'Evangile, — avant tout, c'est la « foi qui guérit » (*the Faith healing*).

Mais ces braves gens étaient dénués d'esprit critique, et assez ignorants en physiologie. Les somnambules, ivres de leur propre imagination, débitèrent aux magnétiseurs des boniments fabuleux, qu'ils acceptèrent avec trop de crédulité, mais qui mirent en défiance le monde officiel. Cependant tout n'était pas mensonge en ces illusions. Les magnétisés prétendaient apercevoir les objets et les êtres à travers les distances et les murs, regarder dans leur propre corps et dans celui des autres, pénétrer dans un monde inconnu où se promènent les âmes...

La science d'alors méprisa ce fatras rempli de précieux documents, avec lesquels nous avons fait depuis l'« autoscopie » (voir le livre récent du docteur Paul Sollier), les pressentiments, la clairvoyance.

Enfin un homme vint, Braid, qui repoussa l'hypothèse du fluide, tombée

peut-être à tort en désuétude et en dérision. A l'emprise du regard il substitua son porte-lancette, assez brillant pour plonger en catalepsie les nerveux qui le fixèrent. Ainsi présenté objectivement par un Anglais d'esprit lucide et pratique, le phénomène devenait acceptable pour les académies. Le braïdisme préparait à l'hypnotisme. D'autre part, l'abbé Faria criait à ses sujets : « Dormez ! » et ils dormaient. La « suggestion thérapeutique » naissait. Faria est l'ancêtre de l'école de Nancy, le précurseur de Liébeault, tandis que de Braid sort l'école de la Salpêtrière.

Charcot qui, Napoléon de l'hystérie, régna sur cet hôpital, parvint à rendre l'hypnose scientifique, évidente, indiscutable. Les moyens matériels dont il usa : miroirs, gongs, foyers électriques, la répétition à volonté des phénomènes physiques, sa lumineuse et sûre méthode établirent l'automatisme psychologique, arrachèrent radicalement aux brumes du mysticisme l'extériorité du merveilleux classique, les péripéties du sabbat.

L'école de Nancy, Liébeault en tête, avec ses trois premiers apôtres, le docteur Bernheim, le docteur Beaunis et le juriste Liégeois, répliqua que les crises des modernes démoniaques, léthargie, catalepsie, somnambulisme, étaient dues non à des procédés physiques, comme on le croyait à la Salpêtrière, mais à un entraînement, à une éducation de leur cerveau. La suggestion commande aux phénomènes, formulèrent-ils, et ils proclamèrent la suprématie de l'Idée. L'hypnose ne resta plus entre leurs mains un état morbide et déséquilibrant, une propagande de l'hystérie, elle devint le sommeil provoqué bienfaisant, ou encore l'excitant de l'intelligence et de la décision.

Tout le monde le sait, les remèdes les plus puissants ne sont que des poisons dosés habilement. L'officine de la magicienne de Thessalie est devenue la pharmacopée bienveillante. Donato n'est déjà plus qu'un souvenir, Liébeault et son école sont des actualités toujours plus vivantes. Le mauvais œil, le sort jeté par le sorcier, l'envoûtement, ont dépouillé leurs néfastes chrysalides, il en est sorti la suggestion thérapeutique, la bonne magie.

Que guérit la psychothérapie ?

Le corps et l'âme ; elle démontre l'action de l'esprit sur le corps, de l'esprit sur l'esprit.

Les troubles nerveux et psychiques d'abord. La psychothérapie expulse les névralgies, les lumbagos, les migraines, elle peut insensibiliser sans danger pour les opérations chirurgicales, elle arrête les convulsions, certaines fièvres, atténue la dyspepsie, dissout les paralysies et même des tumeurs d'origine hystérique. De plus elle améliore les symptômes de maladies organiques, telle que l'ataxie, la tuberculose, elle reproduit les miracles qui donnèrent tant de prestige aux fondateurs de religions.

Aujourd'hui, m'écrivait peu de temps avant sa mort, le docteur Dumontpallier, le chef de l'école éclectique de la Pitié, les résultats de la médication suggestive sont si nombreux et cela en tous les pays, qu'il n'y a plus à discuter sa valeur. Ce qui reste à dire et ce qu'on ne saurait trop répéter, c'est que souvent les résultats sont tellement surprenants que la dénomination de « miracle scientifique » peut leur être attribuée : et vous avez eu raison de la leur donner.

La suggestion sera appliquée aux malades à l'état de veille ou à l'état d'hypnose. Je m'en tiendrai, pour établir la puissance de la suggestion sur des sujets non endormis, à rappeler rapidement l'observation suivante :

Une jeune fille de quatorze ans, depuis trois années, était paralysée du côté droit du corps avec insensibilité du même côté ; de plus, cette enfant était aveugle de l'œil gauche. Elle venait de province et m'était amenée par ses parents. En entrant dans mon cabinet, son premier mot fut :

— Monsieur, je ne veux pas être endormie !

Aussitôt, je réponds :

— Mon enfant, il n'est pas nécessaire de vous endormir ; asseyez-vous sur ce fauteuil et, quand vous vous lèverez, vous serez guérie. Vous êtes paralysée du côté droit, dites-vous ; vous ne sentez pas la piqûre d'une épingle ? Vous vous trompez, c'est le côté gauche qui est paralysé ; tenez, vous ne sentez pas à gauche la piqûre, vous ne pouvez plus vous tenir sur votre jambe gauche, mais vous sentez à droite, vous pouvez vous tenir sur la jambe droite ; levez-vous.

— C'est vrai, monsieur.

— Eh bien, maintenant, vous sentez également des deux côtés et vous pouvez marcher ; marchez, marchez.

Et l'enfant marche et elle pleure d'émotion en embrassant ses parents. Je continue :

— Ce n'est pas fini, vous ne voyez pas de l'œil gauche, vous vous trompez, c'est votre œil droit qui ne voit pas.

— Tiens, c'est vrai.

— Maintenant, vous voyez également bien des deux yeux.

— Tiens, c'est encore vrai.

L'enfant sortit de mon cabinet voyant de ses deux yeux et marchant également bien de ses deux jambes. Je dois ajouter que cela se passait en l'année 1893 et depuis, la jeune fille est complètement guérie.

Mais ce ne sont pas seulement les maladies physiques que la psychothérapie extirpe ; elle atteint l'être lui-même, dans sa texture, le repétrit.

Cette science rationnelle de la volonté est encore en formation, mais elle est en train de devenir la plus efficace découverte du vingtième siècle. L'hypnotisme a rendu, dans ce sens, des services signalés. Il a permis, selon l'expression de Jules Liégeois, de tenter « une véritable vivisection morale et intellectuelle », faisant naître des pensées, des volontés, des sentiments, les modifiant, les étendant, les annulant à son gré. Cette méthode, que les thaumaturges d'autrefois employaient inconsciemment, est, si j'ose m'exprimer

ainsi, tantôt une chirurgie, tantôt une greffe mentale. Elle demande, pour être maniée, de véritables artistes et des apôtres.

Neurologistes, psychiatres, aliénistes, physiologistes se sont alliés aux suggestionneurs et aux hypnotiseurs pour préparer cette œuvre commune. Les travaux patients des professeurs Ballet, Pitres, Charles Richet, Th. Ribot, docteur Toulouse, les expériences décisives de M. F. Raymond, depuis Charcot le maître le plus autorisé et le plus respecté, les enquêtes de Pierre Janet sur les névroses, les recherches hardies du docteur Luys et de Jules Ochorowicz, les essais de pédagogie suggestive et d'orthopédie mentale du docteur Bérillon et du philosophe Paul Farez, la médecine de l'esprit, telle que l'esquissa M. Maurice de Fleury, les pénétrantes enquêtes de MM. Binet, Féré, Déjerine, Delbeuf, Max Nordau, Jules et Auguste Voisin, à la suite des Charcot, des Liébeault et des Bernheim, nous ont conduits déjà au-delà du seuil de cette révélation laïque et expérimentale. A la seule lumière de la raison et des faits, nous pénétrons en les profondeurs de notre moi, et ayant étudié ses côtés faibles, il nous devient possible d'y aviser. L'éducation, la morale, la jurisprudence et même la sociologie n'ont qu'à gagner à de telles investigations.

« Dans toutes les maladies où la volonté est affaiblie et où il lui est important de lui rendre sa vigueur, affirme le docteur O.-G. Wetterstand, de Stockholm, dans son livre *l'Hypnotisme et ses applications à la médecine pratique*, le traitement psychique offre de grands avantages ». Et Durand de Gros écrivait : « Le rachitisme de l'intelligence, les déviations du caractère trouveront dans l'hypnotisme leur orthopédie ».

J'ai assisté à de petits drames curatifs, parfois comiques, toujours émouvants qui avaient comme théâtre les Instituts de psychologie ou les cliniques dont j'ai déjà parlé, comme acteurs des pauvres de volonté, et comme metteurs en scène des psychologues. Ce sont des exemples typiques et les illustrations en images d'Épinal de cet enseignement, plein d'avenir ; il tient du roman vériste, de l'antique exorcisme et de la pathologie.

Ces modernes thérapeutes pensent déjà guérir la mélancolie, l'anxiété, le trac des acteurs, la paresse, la timidité, — qui parfois s'aggrave jusqu'au nouement de l'aiguillette détaillé complaisamment dans les grimoires, — et tels vices invétérés comme l'ivrognerie et la kleptomanie. Les docteurs Paul Magnin, Bérillon, Farez, y emploient des rites ingénieux. M. Pierre Janet a même délivré un possédé moderne ; et, plus malin que le diable, l'a chassé par des exorcismes naturels.

La crédulité et l'automatisme d'un « sujet » sont bien connus. Devant un ivrogne endormi, on trace sur le parquet une raie blanche. « Vous voyez cette raie, lui dit-on, c'est la porte d'un marchand de vin. » Aussitôt, notre homme fait le mouvement d'enjamber le seuil tentateur. Mais un commandement l'ar-

rête. « Vous ne pouvez aller au delà de cette ligne. » En effet, la suggestion paralyse l'élan de l'ivrogne. « De même, continue le thaumaturge, après votre réveil, il vous sera désormais impossible de passer la porte dange-reuse. » On pouvait croire que la tactique était bonne ; mais l'impulsion obstinée de boire la déjoua. Quelques jours après, notre ivrogne revint plus délabré encore. Quand il fut rendormi, tout s'expliqua. Le seuil de la buvette lui était devenu infranchissable ; mais son mauvais génie lui conseilla de se faire servir sur la terrasse des alcools qu'il buvait auparavant sur le zinc. Même il y mit une certaine coquetterie. Par esprit de contradiction il but davantage... Il fallait donc trouver autre chose. Au moment où il porte à la bouche son verre, le docteur l'arrête, immobilisant le bras par un ordre éner-gique :

— Suivez-moi bien, lui dit l'hypnotiseur ; je crée ici en votre cerveau la possibilité du frein. Lorsqu'un camarade vous offrira à boire, la paresse de votre bras suscitera vos réflexions et votre résistance. Vous vous rappellerez la déchéance qui suit vos libations et vous renoncerez, par raison, à un vice contre lequel mon intervention vous a permis de vous reprendre.

Des petits voleurs de douze à quinze ans ont été ainsi, sous mes yeux, complètement transformés par les exercices de psychothérapie. Des joueurs, des morphinomanes, des rongeurs d'ongles ont pu réagir contre leurs funestes habitudes. La psychothérapie a ceci pour elle qu'au lieu de rendre torpides l'initiative et la conscience, comme il advenait avec les premiers hypnotiseurs, elle réveille la *vis medicalrix*, ressuscite le libre arbitre et, ce qui est un bon miracle, apprend, peu à peu, et grâce à lui, à se passer d'adjuvant.

Voilà où les hypnotiseurs nous laissent ; voilà où commence pour nous l'intérêt le plus puissant, car toute véritable personnalité sent bien qu'en elle-même il lui faudra trouver le moyen, comme dit Nietzsche, de se surpasser. Le mystère de l'auto-suggestion est donc attractif entre tous. Les Américains l'ont compris, et j'ai toute une bibliothèque sur les méthodes de se maîtriser soi-même et ainsi, par contre-coup, d'embellir sa propre destinée. Rien n'est plus excitant pour des imaginations orgueilleuses. Les titres des livres disent assez l'ambition du sujet : *Seeking the kingdom* (Cherchant le royaume) ; *How we master our fate* (Comment diriger notre destinée).

Il y a un fond de vérité passionnant dans ces projets un peu baroques. En effet, comme l'écrivit un de ces auteurs paradoxaux : Le raté n'est qu'un paresseux et n'avoir pas de chance signifie qu'on a un caractère ou néfaste ou trop faible. Tout revient donc à développer la volonté en soi afin de se sculpter selon un idéal avantageux et devenir le plus possible sympathique et fort. En Amérique, les « professeurs de volonté » foisonnent, et je les soupçonne de

charlatanisme comme plusieurs magnétiseurs d'autrefois. Au moyen de certaines méditations, par des sentences inscrites sur des murs ou sur des pancartes, par des exercices de respiration qui rappellent ceux des Fakirs de l'Inde, ils croient que l'âme de leur client pourra « s'assimiler » un meilleur caractère et par là une destinée plus éclatante. Cela coûte parfois assez cher et Beroalde de Verville lui-même n'avait pas prévu cette façon de battre monnaie avec « le moyen de parvenir ».

N'importe, il est urgent que nous sachions que nous pouvons, par des moyens physiques et mentaux, devenir plus forts et plus heureux. Avant de conquérir les esprits de l'autre monde, il est prudent de songer à ceux d'ici-bas. L'hypnotisme et la suggestion nous ont appris que l'on pouvait faire aux autres âmes la charité d'un peu de volonté et d'intelligence. Mais charité bien ordonnée commence par soi-même, dit-on. L'auto-suggestion et la psychothérapie transcendante nous font espérer que nous pouvons être plus vifs, plus vigoureux, plus alertes, délivrés de ces petits malaises qui sont les parasites du moi. Naturellement celui qui travaille mieux, qui sait se dompter et avoir plus de courage, trouve plus de chances de réussir. Savoir cela, est déjà un grand point. Découvrir les moyens d'y arriver, donner les lois de ce « training », tel sera le plan magnifique du Charcot que nous attendons, celui qui, au lieu de légiférer l'hystérie, nous révélera la recette pour faire des grands hommes.

JULES BOIS.

Le Temps du 21 juin 1904.

LA TELEPATHIE

(LES FANTOMES DES VIVANTS)

Après le miracle qui guérit, le miracle qui console ; après la psychothérapie, la télépathie. Nous voici enfin en plein merveilleux, ou plutôt en ce territoire sablonneux, jalonné de mirages, de pièges et d'oasis, sorte de « borderland », selon l'expression du grand journaliste anglais Stead, pays frontière entre la claire science et le mystère obscur. Nous allons écouter des histoires de revenants, comme si nous étions encore des petits enfants — mais avec des cerveaux d'hommes avides de contrôle et d'analyse.

Avant d'inquiéter les savants, ces poètes du vrai, la télépathie préoccupa les poètes, ces savants de l'inconnu. L'un d'eux, Tennyson, l'a même admirablement définie, et je ne puis mieux faire que de le citer :

*Star to star vibrates light; may soul to soul
Strike thro', some finer element of her own?*

« La lumière, dit-il, en vibrant, se communique d'étoile à étoile ; l'âme ne peut-elle pas aussi envoyer à l'âme une parcelle plus subtile de soi ? » A cette interrogation, il semble que le doux moine de l'*Imitation* ait répondu de sa cellule quand il écrivit : « Je suis là où est mon cœur et mon cœur est là où il aime ». Les conversations d'Eckermann nous apprennent que Goethe, aux heures d'exaltation passionnée, put constater, lui, le cerveau équilibré et serein par excellence, ce lien subtil des esprits qui se comprennent et s'entendent malgré la distance et sans l'emploi des signes habituels.

Chez bien d'autres, Bacon, par exemple, cette conviction s'est lentement formée en accumulant les menus indices que fournit la pratique de la vie. Mais aujourd'hui seulement nous savons que le pressentiment, poussé jusqu'à l'apparition, voyage vraiment, le long d'inconnaissables routes, l'éther peut-être, sans l'intermédiaire des sens habituels et que les âmes peuvent entrer en contact pendant le sommeil ou en état de veille par des impressions indéfinissables et directes, comme si elles possédaient des appareils de télégraphie sans fil, en leurs profondeurs...

La télépathie est définitivement aujourd'hui une branche de la psychologie ; elle est sortie des rêveries du mysticisme et a divorcé avec la métaphysique.

Ce mot qui, étymologiquement, signifie « sensation reçue de loin » devrait embrasser les phénomènes innombrables, complexes, nuancés, de la clairvoyance, des rêves prophétiques, des révélations ; mais il n'est possible d'être clair qu'en restant précis et en se limitant. Nous ne considérerons pas comme faisant partie de la télépathie, telle vision exacte et extraordinaire d'un Swedenborg par exemple, percevant à l'instant même où il avait lieu un incendie ravageant son quartier, à Stockholm, alors que lui s'en trouvait éloigné à des milles et des milles, et ne disposait pas des moyens ordinaires de connaissance. Nous nous bornerons à envisager les cas de transmission d'humain à humain, quand il y a émission d'une part et réception de l'autre, et surtout lorsqu'un fantôme, le fantôme d'un vivant, porteur d'un véridique message, apparaît à un autre vivant.

Cette étude, qui à elle seule a suscité bien des volumes, peut aisément remplir un article.

De tout temps, je le répète, la télépathie a existé. Les grands esprits l'ont admise et souvent même éprouvée. Cicéron, ce voltairien avant l'heure, cet anticlérical des temps païens, riait des augures, mais croyait aux pressentiments. Dans son traité *De Divinatione*, il cite comme certaine une histoire de revenant des plus typiques. Elle est restée classique dans le genre : « Deux amis se rendent à Mégare et y logent séparément ; l'un d'eux, pendant son sommeil, voit en songe, à trois reprises, son compagnon de voyage lui annonçant d'abord que l'hôte chez qui il habite veut l'assassiner, puis que les meurtriers entrent dans la chambre, enfin qu'il est mort, et qu'on trouvera, au

lever du soleil, une charrette pleine de fumier sous lequel le cadavre sera caché. A son réveil, l'ami court à la porte indiquée, trouve la charrette, arrête le conducteur et découvre sous le fumier le corps de la victime... »

Saint Ambroise, évêque de Milan, dans une syncope, apprit la mort de Saint-Martin de Tours ; Alphonse de Liguori aperçut le fantôme du pape Clément XIV agonisant. Plusieurs mystiques furent crus, doués de « bilocation ». On les vit à deux endroits en même temps. Les hagiographes de Marie d'Agreda, enfermée dans un couvent d'Espagne, prétendent qu'elle envoya en Amérique son âme revêtue d'un corps subtil, pour y convertir les peuplades idolâtres...

Le pressentiment et l'apparition des vivants étudiés par la science moderne

Nous devons à la fièvre d'occultisme de ces trente ou quarante dernières années et aux évidences de l'hypnotisme et de la suggestion l'étude de semblables faits, *a priori* absurdes, leur examen et leur classification sous la docte étiquette de télépathie. C'est en Angleterre que la télépathie trouva son baptême et ses lettres de créances. Quoi de plus naturel ? L'Anglais naît beaucoup plus croyant que le Latin. Attaché aux écritures sacrées qu'il lit et médite, il n'a pas de peine à admettre les « fantômes des vivants », puisqu'il a dans le sang le dogme de la survie. Néanmoins les doctes professeurs qui légiférèrent le pressentiment et l'hallucination véridique, prirent, pour n'être pas dupés, les précautions les plus sérieuses. C'est à la loupe qu'ils ont regardé ces phénomènes exceptionnels avant de les déclarer authentiques. Avec les innombrables cailloux des menus faits et de sévères témoignages, ils ont pour la première fois édifié un monument solide que le scepticisme ne peut ébranler. Ils ne reculèrent pas même devant les dépenses. *The Society of psychical researches*, de Londres, envoie sur les lieux du miracle des agents vérificateurs comme le ferait une compagnie d'assurances. On contrôle les dates de l'apparition, si elles concordent avec un événement réel, s'il n'y a pas eu invention, exagération, illusion, travestissement de la vérité. On questionne les témoins. On se renseigne sur leur probité ; on dresse des procès-verbaux qu'on leur fait signer. On prend note de l'intelligence et de la moralité du visionnaire, de ses antécédents, de son atavisme. C'est une sorte de procédure, une véritable enquête. Et l'on ne conserve que les faits ayant résisté victorieusement à tant d'épreuves. Il en est résulté tout d'abord un livre formidable comme masse, comme richesse et variété documentaire. On l'a intitulé hardiment *The phantasms of the living*, et il a été contresigné par trois noms des plus doctes et des plus honorables, MM. Gurney, Myers, Podmore. Ce travail a été continué de trimestre en trimestre par les volumineux fascicules que publie un grave comité où se coudoient des chimistes et des évêques, des membres du gouvernement et des poètes, des peintres, des offi-

ciers, des femmes éminentes, des philosophes, des philanthropes, des professeurs de physiologie. M. Balfour est à côté de Williams Crookes, Gladstone y sympathisait avec Russell Wallace, John Ruskin avec l'évêque de Carlisle, Mrs Sidwieg, lady Biddulph, lord Tennyson. La France suivit avec prudence. *The phantasms of the living* fut traduit et abrégé par le regretté M. Marillier, avec une préface de M. Charles Richet sous ce titre plus réservé : *les Hallucinations télépathiques*. D'autre part, les *Annales des sciences psychiques* dirigées par le docteur Dariex continuèrent la glane de ces petits miracles. Aujourd'hui la *Revue des Etudes psychiques* publiée par César de Vesme et le *Journal de Psychologie* par les docteurs Pierre Janet et Dumas alimentent la curiosité d'un public toujours plus étendu. Gare néanmoins à ceux qui voulurent pousser trop loin ces recherches aventureuses ! Le docteur Gibier dut émigrer aux Etats-Unis, et le colonel de Rochas quitter l'Ecole polytechnique dont il était l'administrateur. Nous autres Français, nous sommes religieux ou voltairiens. Entre ces deux routes bien tracées, nous n'admettons pas les sentiers où l'on vagabonde. Notre pays de libre pensée tient en suspicion ceux qui pensent librement.

Objections contre la télépathie

M. Camille Flammarion, astronome populaire, chercheur humanitaire et paradoxal, que de vastes conceptions entraînent et qui, en des romans déjà célèbres, magnifia le thème de la télépathie, réunit à son tour plusieurs centaines de ces apparitions des vivants, attestées par des amis, des lecteurs personnels et les abonnés des *Annales politiques et littéraires*. Il conclut par cette formule décisive :

« L'action d'un esprit sur un autre à distance, sans intermédiaire de la vue, du toucher, de l'ouïe, d'aucun de nos cinq sens, est un fait scientifique aussi certain que l'existence de l'électricité, de l'oxygène ou de Sirius. »

C'était aller beaucoup trop loin, surtout au gré de M. Anatole France qui déclare que tout caractère scientifique est incompatible avec la télépathie.

« — Un fait isolé, m'a-t-il dit (et je crois citer à peu près textuellement ses termes), ne prouve rien, je verrais par exemple le Diable en personne, je lui répondrais : « Je vous vois, mais je ne crois pas en vous ! »

« Un fait exceptionnel est négligeable. Il n'apprend rien, car on ne peut pas le décomposer et on ne sait pas ce qui l'a amené. Un fait ne commence à avoir une signification que s'il est entré dans le domaine scientifique, c'est-à-dire si ce fait peut être reproduit indéfiniment dans les mêmes conditions ou prédit mathématiquement avec certitude. Une éclipse est un fait scientifique, c'est un fait également scientifique que l'or se dissout dans l'eau régale, mais

la transmission mentale, la télépathie, échappent à la science par l'irrégularité et l'imprévu des phénomènes ».

J'ai mis face à face ces deux opinions extrêmes, afin que la lumière résultant de leurs chocs éclairât le débat.

Nous sommes de l'avis de M. Anatole France s'il refuse à la télépathie cette certitude particulière qu'apportent les expériences de laboratoire ; mais, s'il entend dénier aux « fantômes des vivants » toute réalité, nous pensons que lui aussi, et dans le scepticisme cette fois, va beaucoup trop loin. Les phénomènes psychologiques, surtout les plus hauts et les plus délicats, comme l'inspiration, le génie, la foi, les mystères des brusques amours, ne sauraient être ni reproduits à volonté ni prévus. Ils n'en existent pas moins incontestablement. Une manifestation télépathique bien contrôlée, ayant laissé des traces sur un cahier de notes et dans la mémoire de témoins sérieux, n'est pas plus incertaine que la poussée mystérieuse aussi de l'instinct poétique, que personne ne songe à nier. Cependant, ni l'une ni l'autre ne sauraient être prévues ni recommencées à volonté.

Même dans le monde physique, combien d'événements incontestables — les aurores boréales, les tremblements de terre, les éruptions des volcans, etc. — échappent à nos méthodes scientifiques. On ne peut ni les expérimenter ni les annoncer mathématiquement. Un fait ne tire pas sa réalité de nos moyens plus ou moins adroits de le percevoir. La vérité ne dépend pas de la science ; la science, au contraire, n'existe que par la vérité.

La réalité de la télépathie une fois sauvegardée, je crois bien difficile d'admettre, comme M. Camille Flammarion, qu'elle jouisse de l'éclatante évidence qu'il lui décerne. L'hypnotisme, la suggestion, l'autosuggestion, la psychothérapie peuvent être placés au rang des conquêtes définitives de l'esprit humain. Non pas qu'il ne s'y mêle aucune erreur ; mais chacun, en prenant quelque peine, peut vérifier à son gré l'exactitude de ces travaux désormais classiques. La télépathie ne présente pas les mêmes garanties. Les nombreux dossiers accumulés dans tous les pays, ne comportent pas tous une certitude irrésistible. Moi aussi j'ai réuni personnellement un nombre considérable de ces anecdotes poignantes. J'ai même, s'il faut tout dire, reçu moi aussi plusieurs de ces mystérieux messages. Et je ne doute pas de la télépathie. Mais je ne saurais, en toute conscience, lui attribuer ce caractère indélébile et qui force l'universel assentiment, caractère que Paul Bert a magistralement défini en un de ses cours à la Sorbonne :

« Il n'y a science que là où s'est faite une lumière définitive qui illumine les moins clairvoyants. »

Les deux autres objections qui se dressent contre la télépathie, plus radicales, sont plus faciles à écarter. D'abord, le hasard, la coïncidence ; ensuite

la morbidité prétendue de ceux qui l'ont éprouvée.

A la première objection je ne saurais mieux répondre qu'en citant un passage d'une lettre que m'adresse le docteur Dariex, directeur éminent des *Annales psychiques* et passé maître en scrupuleuse observation :

« Je me bornerai à vous dire, m'écrit-il, que les faits de télépathie sont tellement nombreux et quelquefois accompagnés de détails si précis qu'il serait tout à fait puéril, absurde même de n'y voir toujours qu'une hallucination purement fortuite où le hasard serait seul en jeu, et sans relation de cause à effet. Supposons l'agent A et le percipient B. Si B, sans aucune inquiétude au sujet de A, interrompt tout à coup son déjeuner sous l'influence d'une vision subite qui lui fait voir A se débattant au milieu de l'eau, puis, après d'inutiles efforts, s'y enfonçant pour ne plus reparaître; si, d'autre part, cette vision est la représentation de ce qui s'est passé et si elle s'est produite au moment même où A se trouvait à plusieurs lieues de B, il n'est possible, en raison de la précision des détails, d'attribuer au hasard qu'une part absolument faible, il suffit de réunir quelques cas de ce genre pour avoir la certitude morale de la télépathie.

Je suis loin d'avoir une foi aveugle en la statistique, cependant elle a sa valeur. Or, le calcul des probabilités, appliqué à la télépathie, lui a été favorable. D'après M. Paulhan, résumant les longs travaux antérieurs des Français et des Anglais, « l'hypothèse d'une action télépathique serait quatre millions cent quatorze mille fois plus probable que celle de la coïncidence fortuite. »

La deuxième objection dénie aux sujets, « pressentants », « visionnaires » ou « clairvoyants » la valeur mentale et morale nécessaire à tout pour être accepté. « Ces hallucinés, nous dit-on, sont des malades, des hystériques, des « mathoïdes » (selon une expression chère à Lombroso qui lui d'ailleurs admet la télépathie). Ils se trompent et ils nous trompent. Ils inventent ou tout au moins déforment et exagèrent les événements mystérieux auxquels ils ont été mêlés... »

Je ne dis pas que plusieurs prétendues communications télépathiques ne puissent tomber sous cette critique, mais ce sont des imitations du véritable pressentiment, des contrefaçons. Celles justement qui ont été retenues par les savants anglais, américains ou français n'ont jamais été de simples déclarations crues sur parole, mis des faits ayant laissé des traces objectives, je ne cesserai de le répéter.

Les écarter quand même serait cette superstition à rebours dénommée la néophobie. Peut-on considérer comme des malades Goethe, Bacon, Tennyson, pour ne citer que ceux-là ? Au contraire, ce sont des phares de la Raison et de l'Art. On argue que la plupart des hallucinations télépathiques, par le fait même qu'elles reposent sur des messages lointains d'agonisants et qu'elles ont lieu entre gens qui s'aiment subissent la tare du sentimentalisme. Une

telle critique présuppose une véritable ignorance chez celui qui la fait ; car il arrive que des messages télépathiques s'échangent entre indifférents et même entre « inconnus ».

La télépathie et les services qu'elle peut rendre

Dans une audience privée, que la reine Marguerite a bien voulu m'accorder récemment, Sa Majesté m'a raconté que la nuit même de la mort du maréchal de Moltke, les sentinelles de son palais furent très étonnées de le voir à minuit s'accouder sur le pont au-dessus du fleuve. Elles relatèrent même le fait dans le livre de garde. Or, le lendemain, elles apprirent qu'à cette heure-là le maréchal avait rendu dans son lit le dernier soupir. — M. Dieulafoy, arrivant de nuit à la campagne, eut un cauchemar que traversaient des civières où reposaient des corps rigides. A son réveil, il apprit que son métayer et sa fille (qu'il connaissait à peine) s'étaient noyés cette nuit-là à l'écluse du canal. On les avait portés dans la maison sur des brancards semblables, en tous points, à ceux de son rêve. (Je tiens le fait de M. Dieulafoy lui-même). — Bien plus, je connais un homme d'affaires éminent pour qui la télépathie fut la source de sa fortune. J'ai étudié de près ce document des plus piquants, qui n'est pas un fait isolé et qui tendrait à faire croire qu'un jour les puissances inconnues de l'âme pourront être, au profit de l'homme, utilisées, comme tant d'énergies de l'univers, hier encore indisciplinées, ignorées même. Il s'agirait de ductiliser l'inspiration et de donner du flair et du tact à ceux qui en manquent. Vrai miracle ! Mais ne plaisantons pas. Cet homme d'affaires, inquiet d'un placement considérable dans une entreprise assez hasardeuse, se concentra un après-midi à la campagne et, dans un état quasi-hypnotique, eut une vision où il aperçut distinctement l'administrateur de la compagnie (qu'il ne connaissait pas) en train de consulter ses livres. Il lui en resta, au réveil, l'impression que l'entreprise réussirait pendant un certain temps. Voulant vérifier son pressentiment, notre financier demanda aux amis de l'administrateur des renseignements sur sa personne qui coïncidèrent avec l'apparition.

Ce premier point acquis, il s'enhardit et acheta plus d'actions encore. Elles montèrent ; mais, comme il n'avait eu l'impression que d'une hausse momentanée, il vendit, dès qu'elles eurent atteint un chiffre qu'il s'était d'avance fixé comme ne devant pas être dépassé. Bien lui en prit, car, au bout de quelques mois, ce fut une faillite colossale. Le visionnaire fut le seul dans cette affaire, à s'être enrichi. J'ai consulté le dossier de ces péripéties où la télépathie donna le meilleur conseil — et j'en ai tiré cette conclusion que l'intuition, le génie, que ce soit en poésie ou dans le domaine pratique, méritent

lent l'attention non seulement des psychologues, mais de tout homme décidé à employer toutes ses facultés pour parvenir.

Le mécanisme de la télépathie

Il reste à décrire le mécanisme de ces phénomènes mystérieux, mais profondément humains. Les recherches poussées dans ce sens ne sont peut-être pas définitives, mais elles éclairent d'un jour imprévu les intimités obscures de nous-même.

Car, si j'ose employer des termes physiques pour donner une idée de phénomènes psychiques, c'est là, dans les profondeurs *inconscientes*, et non dans la personnalité éveillée, normale et *consciente*, que résident les appareils secrets de télégraphie sans fil entre les âmes. Cette découverte assez récente de l'inconscient en nous et de ses extraordinaires pouvoirs — notre moi les constate en se les croyant étrangers — explique la manière dont les âmes se comprennent et s'interpénètrent et nous ouvre sur les phénomènes très réels, arbitrairement groupés sous l'appellation de « spirites », des aperçus nouveaux et rationnels. Ce qui est plus intéressant encore, l'étude de l'inconscient nous apprend, en nous connaissant mieux, à profiter de toutes nos ressources. La plupart des hommes sont pareils à ce prince aveugle de la légende qui se croyait pauvre, parce qu'il ne voyait pas ses propres trésors...

Cet inconscient, les Anglais l'ont appelé le *subliminal self* (le moi au-dessous du moi, le moi au-dessous du seuil de la personnalité) ; Emerson, l'*Oversoul* (l'âme supérieure) ; les Français, le subconscient, la deuxième personnalité. Là tourbillonnent les « souvenirs oubliés », les pressentiments, les inspirations, les fantômes des vivants et des morts. Les mystères des anciennes initiations, déjà, nous décrivaient symboliquement ces cryptes, ces catacombes des âmes, qui, par des couloirs obscurs communiqueraient les unes avec les autres. Cette trop brève indication sera complétée dans notre prochain article où nous étudierons les *fantômes des morts*. Et nous arriverons ainsi à une conception assez nouvelle et commode de l'*au-delà* qui devient *en deçà* ; car, au lieu d'exister hors de nous, d'une façon trouble et troublante, il habite en nous-même et nous pouvons l'y surprendre et l'y analyser enfin...

JULES BOIS.

(A suivre.)

(Le Temps du 14 juillet 1904.)

GLANES ET BRINDILLES

(Suite) (1)

Quand je quittai Mme L., ce fut avec la persuasion de revenir bientôt la voir ; mais qui serait assez présomptueux pour oser affirmer avec certitude : « Je ferai telle chose demain ! »

Cela ne vous est-il jamais arrivé, lecteur ami, devant la beauté de certaines soirées, de prolonger votre veille ? Au firmament radieux, les étoiles, gemmes étincelantes, rutilent de mille et mille feux sur le velours sombre de la nuit qui les magnifie ! De tous ces mondes innombrables qui s'agitent au-dessus de nos têtes, nous ne percevons que ces tracées lumineuses qui nous plongent toujours dans une même extatique admiration. Autour de nous, dans l'air, flotte la douce fragrance des fleurs alanguies et pâmées par toute une journée passée sous les ardentes caresses, les brûlants baisers de leur royal amant, le soleil ; maintenant, elles somnolent, en entr'ouvrant mollement leurs suaves corolles, pour boire avec amour la rosée parfumée.

Un silence religieux semble planer sur la nature entière ; à peine si comme en un doux susurrement on entend s'exhaler l'âme des choses. Tout autour de nous, en nous est harmonie, douceur et joie de vivre ; de notre cœur ému, bien plus que nos lèvres, s'élève un acte d'amour, une action de grâce vers Dieu notre Maître, mais surtout, oh surtout, notre Père. Rêvant au bonheur, aux divines tendresses, l'on s'endort heureux en souriant ; et le lendemain, au réveil, l'on est foudroyé devant la noire sombreur du tableau qui se présente aux yeux : l'orage est survenu pendant la nuit, et d'un vent impétueux, a tout brisé sur son passage, ne laissant que ruines désolées, là où, la veille, n'était que grâce et séduction.

Tel fut ce qu'il en advint pour nous : en pleine sécurité, en plein bonheur, des revers inouïs s'abattirent sur notre nid. Mon cher mari qui tenait surtout à la fortune pour le confortable dont elle lui permettait de nous entourer, ne put en supporter la perte ; il tomba dangereusement malade. N'ayant pas une pensée qui ne fût pour le bien-aimé souffrant, les pires nouvelles me laissaient insensibles. C'est ainsi que j'appris la mort de l'excellente Mme L., que je regrette cependant encore aujourd'hui. Quand mon cher compagnon de route fut en état de s'occuper de notre situation, il y mit tout son beau courage retrouvé. Le malheur fit œuvre de rabel sur notre âme ; nous sortîmes de cette douloureuse épreuve et plus forts et meilleurs. Nous convinmes de

(1) Voir le numéro de juin.

dire adieu à ce Paris, où nous avions passé des jours si heureux. Quelques-uns des Pères conscrits d'alors, voulant fonder un journal à l'étranger, l'on en confia la direction à mon mari, ainsi que le soin de choisir la ville ; ce fut San-Remo qui nous attira et c'est dans cette charmante ville que se reconstruisit le nid détruit par la dernière tempête. Mon cher ami y trouva, avec une santé nouvelle, la belle force de combativité qui lui permit, non de nous procurer un luxe dont nous savions fort bien nous passer, du moins une vie aisée, tout imprégnée de ce charme intime que l'on ne peut trouver que si difficilement dans les grands centres, surtout avec la fortune qui vous impose l'obligation d'être tout à tous.

Je ne dirai pas comme l'égoïste : « Où sont mes biens, est ma patrie. » Mais : « Où sont réunis ceux que j'aime, est mon paradis. » Plaie d'argent n'est jamais mortelle ; il n'y a que la séparation qui est le pire des maux. Nous vécûmes dix années d'un bonheur complet. Dix années d'un rêve en chanteur. Il fut suivi du plus horrible des réveils : mon mari tomba de nouveau malade, mes soins et ma tendresse ne purent le retenir. Il nous quitta, nous disant hélas, ici-bas, un *Eaternum vale*.

Les grandes douleurs sont muettes. Le récit des miennes n'a, au reste, rien à voir dans l'objet de cette causerie ; et si je me suis permis d'évoquer la plus grande, comme la plus terrible de ma vie, c'est qu'à elle seule, je dois d'avoir ouvert franchement nos yeux à la lumière du spiritisme.

Il y avait quelques mois que, foudroyé par ma douleur, que je croyais sans issue, je traînais une vie devenue un pesant fardeau, quand un jour je reçus la visite d'un couple qui, sans être de mes amis, m'était assez sympathique. Par discrétion, ils ne s'étaient pas encore présentés chez moi depuis mon veuvage. — La destinée nous conduit et quand l'heure sonne, les portes les plus fermées ouvrent devant elle leurs deux battants. — Il y avait déjà quelque temps que M. et Mme Bradi étaient auprès de moi ; la conversation devenait de plus en plus languissante : d'une part, toujours les mêmes consolations banales ; d'autre part, l'âme qui se replie sur elle-même, l'oreille qui reste indifférente, écoutant sans entendre et comme murée dans sa misère. Mes visiteurs, quelque aimable que je m'efforçasse de paraître, finirent par comprendre combien j'étais absente ; ils se levèrent donc pour prendre congé. Quand, près de la porte, M. Ulysse Bradi me dit : « Chère Madame Marest, vous avez raison, on ne console pas avec des mots ; si j'osais me permettre de vous recommander quelques livres... » Et comme d'un geste machinal, je l'arrêtai : « — Oui, reprit-il, je pense bien que vous n'en manquez pas, mais... — A quoi bon, repris-je encore, ce ne sont que des phrases creuses ou redites. Mais, lui, insistant : « Si vous me promettiez d'ouvrir les miens, je suis certain que vous y trouveriez les plus puissantes consolations. » Un geste lassé

fut ma réponse ; — « Allan Kardec, Madame, compte ce genre de miracles par milliers. — Allan Kardec, lui dis-je vivement ; vous avez des livres d'Allan Kardec ? — Ce nom vous est familier, Madame ? — C'est-à-dire qu'il y a longtemps, j'ai entendu parler de ses œuvres, que j'ignore. Et ce sont elles que vous voulez bien me proposer ? — Oui, Madame. — Ils sont en votre possession ? — Oui, Madame. » Alors, quelque chose de mon irrésistible désir de les lire, parut sans doute dans mes yeux ; le nom avait déjà fait un miracle ; la pauvre statue s'animait. « Voulez-vous m'autoriser à aller les chercher. — Oh, que vous êtes aimable, cher Monsieur Bradi. »

Vingt minutes plus tard, il m'apportait le livre des Esprits et l'Évangile. « Il y en a encore d'autres à votre disposition », me dit cet homme bienveillant avant de se retirer. Il était déjà tard, prise d'un irrésistible désir de lire enfin ces livres, j'allai embrasser ma mère avant de me retirer dans ma chambre ; mais cette bonne mère qui avait été mise au courant par les Bradi, venus la saluer avant de se retirer, me dit : « Diane, sois sage, tu vas passer ta nuit à lire ; tu as tant besoin de repos. Laisse-moi ces livres ce soir et je te promets que demain matin, tu les trouveras auprès de toi. » C'était pour moi un sacrifice pénible ; mais, quoique ma mère eût l'autorité tendre, je ne savais y résister ; cependant, ce ne fut pas sans un gros soupir que je les lui abandonnai. Ma douce aimée fit semblant de ne pas l'entendre ; non par sécheresse de cœur, mais ignorant ce que contenaient ces ouvrages d'une croyance qui lui paraissait peut-être subversive et surtout entachée — du moins — le pensait-elle — entachée de Magie, ils l'effrayaient pour mon repos.

Ma nuit fut interminable ! Je ne pensais qu'à Allan Kardec : Qu'allait-il m'apprendre que je ne susse déjà ? — Comme tant d'autres, y trouverais-je quelques consolations ? Et sur mes lèvres brûlées de fièvre, un sourire navrant de doute les plissa. Vers le matin, je m'endormis et, au réveil, j'eus la joie de trouver les livres sur la table de nuit.

Que vous dirai-je, que vous ne sachiez déjà pour l'avoir éprouvé, peut-être ? Ce fut une résurrection ! On aurait dit que mon âme ensevelie depuis des mois avec mon bien cher disparu, sous sa pierre tombale du cimetière, l'avait descellée, et, qu'avec des flots de vie, elle reprenait possession de mon corps. Au sombre désespoir, succédait la rayonnante espérance, cette fille des cieux que Dieu, dans sa pitié, laisse aux enfants de la terre pour leur adoucir les aspérités du chemin. A la place des ronces qui recouvraient les tristes jachères de mon être moral, s'épanouit une végétation luxuriante, l'inondant de ses effluves pénétrantes.

Ma mère que l'angoisse étreignait depuis si longtemps, en me voyant tous les jours devenir plus indifférente à la vie, se prit, devant cette résurrection, d'un bel amour pour Allan Kardec et ses œuvres. Mon premier soin, fut de

me monter une petite bibliothèque spirite, puis dès ce jour, je m'abonnai à ma chère Revue, qui me devint bientôt une amie si attachante que je ne saurais vivre sans elle. Mais, ma joie fut, quelques mois plus tard, à son comble : J'eus l'honneur de faire la connaissance du toujours regretté M. Leymarie, le grand disciple et si digne continuateur du Maître. J'eus le plaisir, il y a un peu plus d'un an, à cette place même, de raconter cette mémorable visite qui m'a laissé un si ineffaçable souvenir et paracheva en moi, ce qu'avait si bien préparé les œuvres d'Allan Kardec. Malheureusement, Mme Leymarie n'était pas à Paris ; il y a si peu de joie complète ! Notre distinguée directrice, dans la correspondance dont, trop rarement, hélas, elle veut bien m'honorer, daigne se montrer si affable pour la plus humble de ses rédactrices, que ma reconnaissance pour la sympathie dont elle me favorise égale mon admiration pour la beauté, la noblesse de son caractère ; admiration qui est partagée par tous ceux qui, de près comme de loin, sont en relation avec elle... Mais chut ! Permettez-moi, chers lecteurs, de modérer ici l'expression de mon enthousiasme ; car notre chère directrice, dont les ciseaux se montrent d'ordinaire si indulgents à notre prose, deviennent impitoyables, quand on veut tenter des louanges qui offensent sa modestie. J'ai fait, l'an dernier, connaissance avec ces terribles ciseaux, et je me suis dit qu'un bon averti en vaut deux. Que Mme Leymarie me permette néanmoins une prière : Je n'ai rien fait, chère Madame, que répéter tout haut, ce que tous nous disons tout bas : de grâce, laissez reposer vos ciseaux pour cette fois, je vous donne la promesse de n'y revenir que quand vous voudrez bien prendre quelques jours de congé.

Mais, revenons, si vous le voulez bien, chers lecteurs, à mes débats en spiritisme : nous essayâmes quelques séances avec M. et Mme Bradi ; le mari était un peu médium typtologue ; mais je reconnus que ma chère maman l'était davantage que lui. Ces premières communications me paraissaient très belles ; en réalité, je reconnais aujourd'hui, qu'elles étaient modestes. Cependant, nous fûmes bientôt obligés de renoncer à ces séances. Mme Rosita Bradi était une femme très agréable, mais d'une turbulence qu'elle ne pouvait atténuer : quand nous étions à la table, à tous moments elle apportait des diversions, et parfois d'un goût si douteux, ou plutôt, d'une telle naïveté, que le rire se communiquait à tous, et que l'on était obligé d'interrompre la séance ; nous ne pouvions donc nous livrer à aucun travail sérieux. Je ne puis résister à vous donner un échantillon de ses naïvetés : Une nuit, que l'orage avait fait rage, le tonnerre était tombé dans un jardin près du pavillon qu'habitaient M. et Mme Bradi ; le lendemain, à la séance, nous étions sept à huit personnes, quand pendant que nous étions à la table, Mme Rosita ne put s'empêcher de nous entretenir des péripéties de sa nuit. « Vous avez eu de la frayeur, lui demanda-t-on, quand le tonnerre est tombé

si près de vous ? — Heureusement, s'écria-t-elle, j'étais justement dans les bras de mon mari ! N'est-ce pas Ulysse ? lui demanda-t-elle, rayonnante ? — » Tableau ! Amis lecteurs, je vous scandalise, et vous allez me retourner ma phrase ci-dessus : On ne peut travailler sérieusement avec vous ! Pardonnez-moi, d'avoir insisté à vous faire connaître cette dame — très honnête femme — adorant son mari, mais ne négligeant aucun moyen pour donner l'assurance qu'il la payait de retour.

Ce fut notre dernière séance ; je me décidai à cesser des réunions qui ne comportaient pas les éléments de travail que je recherchais. De temps à autre, nous nous mettions à la petite table avec ma mère et mon fils ; et, sous ma plume vient encore une anecdote d'une trivialité frisant l'inconvenance, genre que la Revue n'a pas l'habitude d'enregistrer ; mais elle peut prouver surtout, que tous les éléments sont bons aux esprits, pour indiquer leur présence. Je supplie à l'avance mes chers lecteurs, de ne se point trop formaliser en me lisant, et j'avertis, ceux dont la délicatesse de penser est genre — hermine — de me passer. Nous avions avec nous, un parent, ancien soldat du Pape, qui, après la guerre, passa cinq années en Algérie ; il en revint avec des fièvres, qui, à des époques indéterminées, reparaissaient. Outre son accès, il avait, depuis quelque temps, les jambes assez compromises, au point qu'il ne pouvait marcher sans l'aide d'un bras. Or, mon fils ce jour-là, était auprès de lui, quand le malade lui demanda un petit service : « Vous n'oubliez pas, Paul, de venir me chercher dans une dizaine de minutes ? — Soyez certain que je ne vous laisserai pas ici ». En attendant que le temps s'écoulât mon fils entra chez ma mère, où nous nous trouvions en séance. « Prends une chaise, Paul, lui dit ma mère, et joins-toi à nous. » Ce qu'il fit. Il y avait déjà un bon moment que nous étions tous trois, quand tout à coup, la table fut comme prise d'impatience, faisant une prestre pirouette, elle se trouva devant mon fils, sur lequel elle se jeta assez rudement ; puis, elle épela : « Eh bien, tu oublies Max, donc ! » Ma mère et moi, nous ne comprenions rien ; mais mon fils bondit de sur sa chaise en s'écriant : « Ah, le pauvre ami, eh bien, il doit s'amuser ; c'est pourtant vrai que je n'y pensais plus. » Tout en parlant, il se sauvait en nous laissant stupéfaits. Quelques minutes plus tard, le pauvre valétudinaire réintégré dans sa chambre et réinstallé plus confortablement dans son grand fauteuil, Paul retourna près de nous, riant à gorge déployée, de ce beau rire si frais de la jeunesse. Nous ne tardâmes pas à partager son hilarité, quand il nous eut mis au courant, sur l'a-propos des Esprits.

Vous ne m'en voulez pas, chers lecteurs ? De ce genre d'histoires, c'est trop de deux, pour une seule causerie. Vous n'ignorez point que je n'en suis pas coutumière ; croyez que c'est dans mes habitudes et dans mes goûts de

respecter vos yeux, et que, cette fois encore, l'exception ne fera que confirmer la règle.

En vous priant de m'excuser.

(A Suivre.)

DIANE MAREST.

LA RÉGRESSION DE LA MÉMOIRE

Et la Faculté de Prévvision.

On sait depuis longtemps que, dans certains cas et spécialement dans les derniers instants de la vie, la mémoire du passé revient avec une intensité et une précision remarquables. — J'ai constaté récemment qu'on pouvait déterminer expérimentalement le phénomène chez quelques sujets en les endormant au moyen de passes longitudinales ; on leur fait parcourir ainsi, en remontant, toutes les phases de leur existence.

Quand on réveille le sujet au moyen de passes transversales, on le ramène à l'état normal en repassant par les mêmes phases, cette fois dans l'ordre où elles ont réellement lieu ; on le vieillit, tandis que, par la manœuvre inverse, on le rajeunit.

Si, quand le sujet est réveillé, on continue les passes transversales, c'est-à-dire les passes vieillissantes, on le fait encore vieillir et on s'avance dans l'avenir. Pour le ramener à son âge véritable, il faut employer les passes longitudinales qui défont ce qu'ont fait les autres.

J'ai obtenu ces phénomènes d'une façon bien nette sur deux sujets et je vais reproduire ici les passages de mon registre d'expériences qui s'y rapportent. Pour plus de clarté, je rappellerai au lecteur que, chez la plupart des sensitifs, les manœuvres magnétiques déterminent une série de phases de léthargie alternant avec des phases de somnambulisme, comme le sommeil et la veille dans la vie ordinaire. Dans la léthargie, aussi bien que dans le sommeil normal, le sujet entend plus ou moins bien, mais ne peut pas parler ; dans la phase de somnambulisme, il est, au point de vue physique, comme à l'état de veille, sauf qu'il présente l'insensibilité cutanée.

1^o CAS DE M^{me} LAMBERT (1).

Première Séance. — J'endors Mme Lambert avec des passes longitudinales

(1) Mme Lambert a près de quarante ans. Depuis plusieurs années, elle sert à mes expériences : c'est un sujet exceptionnellement sensible et malheureusement sujette à de graves troubles nerveux. Elle habite Paris et je n'ai pu, dans un récent séjour que j'y ai fait, qu'amorcer avec elle l'étude relative aux phénomènes qui font le sujet de cet article, mais c'est avec elle que j'ai obtenu, pour la première fois, la vision de l'avenir. Chez elle, les phases de léthargie sont très rapidement franchies et à peine reconnaissables.

en lui disant de se concentrer au lieu de s'extérioriser comme elle le fait habituellement (1). Elle remonte ainsi le cours de sa vie jusqu'à l'époque qui précède sa naissance.

Elle commence par se voir à l'époque de sa première communion ; puis elle se reporte au moment où sa mère fait une grave maladie avant d'entrer au château de R..., où elle est restée employée pendant plus de 30 ans. Elle a alors 4 ou 5 ans. Elle ne se voit pas, mais elle voit le paysage et décrit la maison qui leur servait alors d'habitation et dont elle n'a conservé aucun souvenir à l'état de veille.

Continuation des passes longitudinales. — Elle éprouve une sensation de néant qui l'effraie beaucoup, puis une sensation vague comme celle d'une âme qui se forme. Elle se sent très fatiguée ; je la réveille au moyen de passes transversales.

Seconde séance. — Je lui fais rapidement remonter le cours du temps jusqu'à l'époque qui a précédé sa naissance.

Elle se voit alors comme une boule légèrement brillante errant dans l'espace, sans pensée. Elle n'a aucun souvenir d'une vie antérieure.

Je n'essaie pas de la pousser plus loin en arrière et je la ramène d'abord lentement au temps présent à l'aide de passes transversales. Elle se sent dans le sein de sa mère dont elle partage vaguement les impressions. Au moment de sa naissance, elle éprouve une sensation nouvelle et bien nette, celle de respirer.

Quand Mme Lambert fut revenue à son état normal (ce que je constatai par le retour de la sensibilité cutanée) je continuai les passes transversales sous le prétexte de la dégager plus complètement.

Au bout de quelques instants, sans lui faire de question de peur de donner naissance à une suggestion, je la prie d'aller se regarder dans la glace et de me dire de quelle couleur étaient ses cheveux ; elle les voit à moitié gris bien qu'en réalité ils soient encore complètement noirs. — Je continue les passes transversales, puis je lui dis de se lever. Elle se trouve très faible ; elle se plaint de perdre chaque jour de ses forces. Je l'interroge sur ses occupations, ses ressources ; elle me répond qu'elle s'est décidé à vivre avec son frère cadet dont elle tient le ménage (actuellement elle vit seule ; elle est persuadée, à l'état de veille, que son frère va se marier et c'est pour cela qu'elle n'habite pas avec lui).

Redoutant un accident dans cette voie encore inexplorée, je n'ose pas continuer davantage le vieillissement sans prévenir le sujet. Je lui demande si elle ne voit pas d'inconvénient à ce que j'emploie ma science magnétique

(1) Il semble que les passes aient surtout pour effet de relâcher les liens qui unissent la matière astrale à la matière physique et de permettre à l'âme d'user de ses facultés propres entravées par le corps.

à lui faire voir ce qui se passera pour elle au moment de la mort, moment que nul ne peut éviter. Elle s'y refuse obstinément et je la ramène par des passes longitudinales à son état normal.

Dans cet état, elle n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant le sommeil précédent. Je le lui raconte, ce qui n'avait pas d'inconvénient puisque mes expériences avec elle ne devaient pas se renouveler à cause de mon départ de Paris. Elle s'étonne d'avoir eu peur de la mort, elle qui tient si peu à la vie et qui a une si grande confiance en moi. Elle pense qu'au bout d'une ou deux séances, elle s'habituerait à cette idée et laisserait pousser son sommeil jusqu'au point que je jugerais utile. Cela m'engagea à tenter, le lendemain, une nouvelle séance qui donna les mêmes résultats et où je me butai à la même résistance que je ne crus pas devoir forcer.

2° CAS DE JOSÉPHINE.

Dès mon retour à Voiron, je tentai les mêmes expériences avec Joséphine (1), sans rien dire de mes séances de Paris.

Première séance. — Je l'endors par des passes longitudinales, de manière à obtenir la régression de la mémoire ; puis je la réveille par des passes transversales. Quand elle est revenue à son état normal et qu'elle a repris la sensibilité, je continue les passes transversales sous prétexte de la dégager plus complètement.

Au bout d'une minute ou deux, elle me dit que je l'endors au lieu de la réveiller. Je l'engage à se laisser aller sans s'inquiéter de rien. — Phase de léthargie assez longue. Elle se réveille dans une phase de somnambulisme. Je lui demande si elle est toujours chez M. C. Elle me répond que non : elle l'a quitté depuis trois ans pour revenir dans son pays à M... Elle est maintenant chez ses parents et a 25 ans.

Nouvelles passes transversales ; nouvelle phase de léthargie pendant laquelle elle est d'abord très calme ; mais au bout de quelques instants, sa figure exprime une vive douleur. Elle détourne la tête et cache sa figure dans ses mains ; elle pleure et son chagrin paraît tel que Mme C. émotionnée se retire dans une autre pièce.

Quand elle arrive à la phase suivante de somnambulisme, elle paraît encore très triste. Je lui demande ce qu'elle a. Elle ne veut pas répondre et

(1) Joséphine a 18 ans. Elle est servante chez M. C., un de mes fournisseurs qui est spirite. Elle est fort sensible, fort régulière dans ses manifestations et a une bonne santé. Elle n'a jamais été endormie que par moi. Depuis plus d'un an, j'ai eu en moyenne avec elle deux séances pendant lesquelles nous avons obtenu la plupart des phénomènes magnétiques et tout spécialement la régression de la mémoire jusqu'à plusieurs existences antérieures. Elle présente des phases de léthargie très longues et très profondes.

détourne de nouveau la tête comme si elle avait honte de quelque chose. Je soupçonne la cause de ses peines et je lui demande si elle est mariée maintenant. Elle me répond : « Non, il ne veut pas. Il me l'avait pourtant bien promis. — Dites-moi son nom ; je tâcherai d'agir sur lui, de le raisonner. — Vous n'arriverez à rien ; j'ai bien fait tout ce que j'ai pu. »

Je finis par apprendre qu'elle est toujours dans son pays, qu'elle a 32 ans et que son malheur lui est arrivé, il y a deux ans. Impossible d'avoir le nom du séducteur.

En présence de sa douleur qui nous émeut tous tant elle est vivement exprimée, je la ramène à son état normal par des passes longitudinales en passant par les mêmes phases de léthargie et de somnambulisme.

2^e Séance. — Même processus expérimental : d'abord régression de la mémoire par des passes longitudinales, puis marche vers l'avenir par des passes transversales. Après l'état normal, léthargie calme ; réveil à l'âge de 25 ans dans son pays ; seconde léthargie avec signes de douleur et de honte ; second réveil à 32 ans. Je lui rappelle nos anciennes relations à Voiron et je finis par la persuader de se confier à moi. Elle murmure avec confusion le nom de son séducteur ; c'est un jeune cultivateur du pays, Eugène F., dont elle a un enfant (1).

Continuation des passes transversales : 3^e léthargie ; 3^e réveil. Elle a alors 40 ans ; elle est toujours à M., elle est fort triste ; son enfant est mort depuis peu et Eugène F. s'est marié avec une autre.

Continuation des passes transversales : 4^e léthargie ; 4^e réveil. Elle a 45 ans et gagne sa vie en cousant des culottes pour un tailleur. Elle est très triste ; elle n'a plus de nouvelles de ses anciens maîtres ; Louise, sa meilleure amie de Voiron, lui a écrit trois lettres, puis la correspondance a cessé.

Je continue les passes transversales et, fatigué moi-même, je l'interroge au bout de quelques minutes de léthargie apparente sans m'être bien rendu compte si elle ne s'était pas avancée de plusieurs phases. Elle est maintenant très vieille ; elle vit avec peine, grâce à sa couture, mais elle a fini par oublier un peu ses malheurs. Je lui parle alors de la mort. Je lui demande si elle ne désire pas savoir ce qui lui arrivera quand elle quittera cette vie. Elle dit que oui. — « Pour cela il faut que je vous fasse vieillir encore. » — Elle hésite beaucoup, mais finit par accepter quand je l'ai assurée que je la ramènerais à son état actuel.

Nouvelles passes latérales : au bout de 2 ou 3 minutes, elle se renverse sur le dos de sa chaise avec une expression de vive souffrance, puis elle glisse jusque sur le sol. C'est l'agonie et la mort. Je continue vivement les passes pour franchir ce mauvais pas et je l'interroge. Elle est morte ; elle

(1) J'ai pris des renseignements dans ce pays. Eugène F. y est actuellement ; il appartient à une famille de cultivateurs aisés et est né en 1885.

ne souffre pas mais ne voit pas d'esprit. Elle a pu suivre son enterrement et entendre ce qu'on disait d'elle : « C'est heureux pour la pauvre femme ; elle n'avait plus de quoi vivre ». Les prières du prêtre ne lui ont pas fait grand' chose, mais sa promenade autour du cercueil a éloigné les mauvais esprits. Les idées spirites qu'elle avait puisées chez son ancien maître lui ont été très utiles, parce qu'elles lui ont permis de se rendre compte de son état.

Je n'ai pas cru prudent de pousser pour cette fois plus loin l'expérience. J'ai ramené le sujet à son état normal par des passes longitudinales qui ont provoqué, dans l'ordre inverse, les mêmes gestes caractéristiques de l'agonie et de la séduction pendant les phases de léthargie correspondantes.

COMMENTAIRES

Le phénomène de la régression de la mémoire se rapportant à la période qui s'étend entre l'âge actuel du sujet et sa plus tendre enfance est aujourd'hui hors de doute. De nombreuses vérifications ont pu établir la parfaite exactitude des souvenirs ainsi provoqués.

Que penser de ce phénomène quand il porte sur des temps précédant la naissance ?

J'ai cherché à retrouver la trace des vies que Joséphine aurait vécues avant sa vie actuelle ; mais si je n'ai pu mettre la main sur des preuves précises de l'existence des personnalités par lesquelles elle aurait passé, j'ai constaté que tous les noms de personnes et de lieux qu'elle me donnait, sans hésitation, dans son sommeil, existaient réellement dans une vingtaine de kilomètres autour du village où elle est née, et qu'elle n'avait aucun souvenir de la plupart d'entre eux quand elle était à son état normal. On peut donc supposer que ces noms ont été enregistrés par sa conscience subliminale à diverses époques et que maintenant elle s'en sert, comme dans le rêve ordinaire, pour broder sur une trame dont la véritable origine reste à déterminer.

Quant à la prévision de l'avenir, elle est plus difficile encore à expliquer ; mais il en existe tant d'exemples parfaitement démontrés qu'on ne saurait la rejeter *a priori* dans les cas qui nous occupent. Jusqu'à présent, je n'ai rien dit à Joséphine du triste sort qui l'attendait.

Dois-je la mettre en garde contre la séduction dont elle est menacée et faire ainsi mentir la prophétie, ou le destin s'accomplira-t-il malgré tout ?

Ce sont là des questions sur lesquelles je voudrais avoir l'avis de mes lecteurs. Je serai tout particulièrement reconnaissant à M. Desvignes, qui connaît si bien l'œuvre de Carl du Prel, de me faire connaître ce qu'a écrit à ce sujet le célèbre philosophe de Munich, dont la plume a abordé avec tant de compétence les problèmes les plus ardu des sciences psychiques.

L'Agnélas, 24 juin 1904.

A. DE ROCHAS.

SÉANCES AVEC LE MÉDIUM BAILEY ⁽¹⁾

A LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES PSYCHIQUES DE MILAN.

*(Extraites de la Revue «Luce e Ombra»)*4^e SÉANCE

Le Comité ayant acquis, dans cette séance, la conviction que le caractère des phénomènes manifestés « ne permettait pas de donner des preuves directes qui pussent servir à établir la nature de ces phénomènes, d'après des lois scientifiques connues », décida de s'en tenir à une déclaration simple des faits produits, en les soumettant au contrôle le plus minutieux possible. La séance commença à 8 h. 40 du soir, et en dehors des membres du Comité qui furent tous présents, il y eut un invité.

Aussitôt que le médium fut entré dans la chambre qui était éclairée par une lumière blanche et vive, on la ferma à clef. Le médium était entièrement couvert d'un long vêtement à manches, n'ayant que trois ouvertures, hermétiquement fermées, pour les mains et la tête qui restait seule libre, et qui furent, en outre, scellées de quatre plombs par le D^r Ferrari, aidé du D^r Griffini. Le médium avait ainsi la facilité de se mettre debout, de se mouvoir et de se rasseoir, sans inconvénient, durant la séance.

A peine la lumière rouge fut-elle faite que le médium entra en transe et qu'une entité vint saluer les personnes présentes ; celle-ci fit remarquer que les conditions atmosphériques n'étaient pas bonnes ce soir-là et que, par conséquent, on ne devait pas s'attendre à de grands résultats. Elle demanda qu'on employât le sac à chaque séance, afin d'éviter des ennuis et une perte de temps nécessaire pour la visite du médium. L'entité Indoue « Selim » salua (Salam ! Salam !) et demanda si le vase de fleurs requis dans la séance précédente, était prêt. Comme il y eut des difficultés à se le procurer et qu'il en résulta un certain bruit de chaises, le médium fit la recommandation que tout fût prêt et réuni à l'avenir, afin d'éviter les interruptions dans la formation de la chaîne entre les assistants et la perturbation de l'air ambiant.

Le vase rempli de terre, fut placé sur la table en face du médium qui l'examina. Le contrôle dit qu'il y mettait de la semence d'une plante de l'arbre « Bo » (Bo-trie) et demanda un mouchoir pour le couvrir. « Selim » se tourna ensuite vers les D^{rs} Clericetti et Griffini, les salua et leur demanda de donner de la lumière rouge. Le D^r Clericetti, qui était le plus près du médium, se leva sur un signe fait par celui-ci, s'en approcha et vit sortir de la main droite serrée du médium, la tête presque noire d'un petit oiseau qui lui paraissait être chaud, au toucher. Il observa aussi un mouvement des yeux qui indi-

(1) Voir *Revue* d'août, p. 474.

quait un signe indubitable de vie. D'une autre partie de la même main, sortit de dessous les doigts, une petite aile noire tachetée de jaune. La chambre était éclairée par une grande lumière rouge. A ce moment, pendant que le Dr Clericetti était encore debout, se tenant à la gauche du médium, un peu penché pour observer l'apport, l'un des assistants, à la demande des autres, ouvrit la porte pour aller éteindre la lumière de l'antichambre, qui était restée allumée par oubli, et dont les rayons passaient à travers les ventilateurs de la porte jusque dans la salle des séances.

Le médium irrité se leva brusquement de sa chaise, en prononçant quelques mots anglais et indiens, puis il reprit sa place en tournant son dos à la lumière et à la porte qui ne resta pas ouverte plus de quinze secondes.

Le Dr Clericetti affirme qu'au moment de l'augmentation de la lumière et pendant plusieurs secondes, l'oiseau que le médium tenait encore dans sa main et dont il n'avait pas détaché ses yeux, disparut et s'évanouit soudain, sans laisser aucunes traces de sa disparition.

Dès que l'ordre fut rétabli dans la salle, l'entité « Selim », demanda une bouteille d'eau, et dit qu'il avait planté une semence dans la terre (déjà préparée dans le pot-à-fleur et reconnue être intacte), qu'il ferait croître peu à peu ; il recommanda que la plante fût placée par les assistants dans l'armoire qui était dans le mur et qui se trouvait près de la chambre en face du médium ; et il défendit d'y toucher avant la séance suivante, pendant laquelle il la ferait croître de nouveau à une hauteur considérable.

On demanda de faire l'obscurité pendant quelques minutes, mais on ne constata rien pendant ce court intervalle de temps, si ce n'est que « Selim » prit congé des assistants en leur annonçant l'arrivée de Denton.

Puis, la lumière rouge ayant été donnée, le médium enleva le mouchoir et chacun put observer une petite plante, haute d'environ les $\frac{3}{4}$ d'un pouce, qui avait poussé dans la terre où « Selim » l'avait semée. Quelques minutes plus tard, Denton parla en ces termes : « Bonsoir, je me nomme Denton Je parle par l'intermédiaire du médium. L'atmosphère de la chambre est très suffoquante, et n'est pas meilleure que celle de l'autre soir. Prière de prendre note de tout ce qui sera dit. »

Ensuite, il s'étendit longuement sur la formation du monde des esprits et des sphères diverses dont il est composé. Le médium donna alors quelques traits caractéristiques de la transition d'une personnalité et, après quelques instants d'intervalle, il reprit en mauvais anglais (broken english) : « Mon nom est « Abdallah » ; vous m'avez entendu, l'autre soir, chanter dans ma langue bengalaise, et maintenant, si vous le permettez, je chanterai de nouveau d'autres vers, par l'intermédiaire du « Sahib Bailey » (de M. Bailey). »

Pour expliquer le sens et l'origine de sa chanson, « Abdallah » la fit précéder d'un fait historique, mentionné dans toutes les annales des guerres

anglo-indiennes et dit : « Nana Sahib » est le nom donné par les Anglais. Mon vrai nom était « Dundhu Panth ». Je suis issu de Brahma. « Sirik » était son plus terrible adversaire, lequel conçut le projet de se faire le maître de toute l'Inde et d'en expulser les Européens. « Nana » fit la guerre à « Sirik » et pour reconnaître ses propres généraux de ceux de son ennemi, leur distribua des morceaux d'un gâteau indien.

« Nanik », fils de « Sirik » sourit en voyant le cheval de « Nana Sahib » ; celui-ci ému de tant d'innocence, pardonna à son adversaire qu'il haïssait. »

« Abdallah » ayant terminé ce récit, chanta en langue du Bengale sur un air oriental :

« Is abait calû Wani Nanik !

Sika lalaliti galâi, calimeri Naru garu

Name Kela, Sirik !

Care aro, Sirik !

Saba nenira, Nenik !

« Abdallah » salua ensuite les assistants et l'entité « Selim » se réincorpora pour la seconde fois dans le médium. « Selim » se plaignit de ce que les conditions atmosphériques étaient très mauvaises ce soir pour les apports et promit qu'une autre fois il apporterait une grande quantité de petits oiseaux (plenty of birds). Il demanda ensuite qu'on substituât la lumière rouge obscure à la lumière rouge claire et enleva le mouchoir qui recouvrait encore le vase de fleurs.

Tous les assistants purent constater que la petite plante avait grandi, dans l'espace de quarante minutes (temps calculé par l'ingénieur Odorico), depuis la dernière observation, d'au moins six centimètres et qu'elle portait cinq feuilles d'un vert foncé luisant, dont la plus grande avait deux pouces de long sur un pouce de large. On y voyait aussi un bouton. L'entité pria les assistants, non seulement de l'examiner de près, mais encore de la toucher.

Le médium recouvrit ensuite le vase et la petite plante du mouchoir blanc, et l'entité répéta les instructions déjà données au commencement de la soirée : que le vase fût mis sous clef dans l'armoire placée dans le mur, puis elle entra dans la même chambre, avant que la porte fût ouverte et que la séance fût levée. « Selim » promit d'apporter à la prochaine séance des semences de « mango », que le Dr Clericetti planterait et qu'il ferait grandir : les unes auraient des racines, les autres une petite tige.

La séance fut levée à 9 h. 40 et avait duré juste une heure.

Suivent les signatures des membres du Comité.

5^e SÉANCE. — *Vendredi 11 mars.*

Tous les membres du Comité, auxquels se joignirent quelques invités, se réunirent de nouveau dans la salle des séances, le vendredi 11 mars, à 8 h. 20

du soir. Avant d'entrer en transe, le médium se dépouilla de son habit et se mit à la disposition de l'ingénieur Odorico, des D^{rs} Ferrari, Cipriani et Griffini, qui lui firent subir une visite des plus minutieuses ; après quoi, on le couvrit du sac confectionné *ad hoc* et que M. Cipriani fit plomber sous sa surveillance personnelle, en ne lui laissant que la liberté de la tête et des mains. Après que l'entité prof. Denton eut adressé quelques mots aux assistants pour les remercier de leur ponctualité, une entité indoue se présenta et demanda l'éventail, le pot à fleurs et une cage. On enleva le vase de l'armoire, où il avait été enfermé et scellé à la dernière séance, et il fut remis au médium sans en enlever le mouchoir qui le recouvrait. On lui donna aussi la cage et l'éventail.

Après être resté quelques instants dans l'obscurité, pendant lesquels l'entité indoue déclara avoir reçu un nid dans lequel était un oiseau, il demanda qu'on lui donnât de la lumière rouge, ce qui permit à tous les assistants de constater la présence d'un petit oiseau endormi dans un nid et que le médium tenait dans une de ses mains. Interrogé par un des membres du Comité, le contrôle répondit que l'oiseau appartenait à la famille des « Munia ». (Le D^r Griffini prétend que l'entité a dit distinctement « Niunia »), conformément à la dénomination indienne ; après quoi est venue une autre entité, aussi indoue, faire la description de ces oiseaux et de leurs nids et dire comment on devait les nourrir pour les conserver vivants en cage.

Après quelques minutes d'intervalle, l'entité du Prof. Denton prit la parole et parla avec facilité et élégance, pendant quinze minutes, pour la défense du spiritualisme. L'obscurité ayant été faite, on entendit le médium respirer avec peine pendant quelques secondes, et il se fit un bruit sec comme celui d'un objet tombant à terre. L'Indou expliqua que c'était de la semence de « mango » et promit qu'il se matérialiserait entièrement avec son turban à la prochaine séance.

Le nid et la cage contenant l'oiseau furent placés ensuite sous le filet et examinés à la lumière rouge et remis au médium. On fit passer de même la semence du « Mango » à M. Cipriani qui en fit de même l'examen et la conserva sous sa garde, jusqu'au vendredi suivant.

« Abdallah » vint ensuite et demanda qu'on lui remit à la séance prochaine un petit panier et un vase plus grand que celui qu'on lui avait donné antérieurement, afin d'y mettre la plante « mango », qu'il ferait croître de la semence reçue maintenant.

« Abdallah » annonça, en outre, que le D^r Robinson parlerait, dans la première séance, des monnaies anciennes d'Assyrie ; puis, il demanda qu'on fit l'obscurité. Quelques-uns des assistants prièrent l'entité de choisir, comme « apport », des objets ou des animaux qui ne se trouvent pas en Italie ; et l'entité répondit qu'il apporterait un petit tigre ou un cobra, à la condition que

le médium n'en soit pas informé, autrement il refuserait de continuer les séances.

Quand la lumière rouge apparut de nouveau, les assistants purent constater que la plante avait grandi du double de ce qu'elle était à la fin de la dernière séance ; c'est-à-dire d'environ 15 centimètres, en tout. Comme on n'avait pas de panier, l'entité demanda un journal pour recouvrir le vase et la plante. Le journal fut fourni par M. Cipriani et passé, sous le filet, au médium qui en enveloppa entièrement le petit vase.

Il demanda qu'on lui donnât à la prochaine séance, un œuf de poule, sur une petite assiette et un morceau de ruban, en disant qu'il ferait un des tours que font les Yogis de l'Inde ; celui de faire passer le ruban dans l'œuf sans en briser la coquille. Une autre entité se présenta ensuite et fit remarquer que les phénomènes allaient en augmentant d'importance, quoique lentement.

Le médium s'éveilla à 10 heures et M. Cipriani ôta les seccaux qui furent reconnus intacts.

Suivent les signatures des membres du Comité...

D^r GRIFFINI EUGENIO.

Secrétaire des séances.

PROF. C. MOUTONNIER

Brunate (Como, 1^{er} août 1904).

EXTÉRIORISATION DU CORPS PSYCHIQUE

par M. E. A. Tietkens, de Biskra (*Light*, 11 avril).

Une nuit, mon esprit, dégagé des liens de la chair, vit mon corps physique endormi sur le lit. Mon corps était lumineux, en particulier la tête et le cerveau. Je voyais mes yeux physiques entièrement clos par le sommeil. Mon esprit pouvait nettement constater que l'atmosphère environnant mon corps physique était lumineuse et comme phosphorescente. Mon cerveau fut traversé par cette pensée : « Que c'est merveilleux ! » Lequel de mes cerveaux eut cette pensée (car l'esprit est la contre-partie exacte du corps) ? Je ne pouvais discerner si c'était le cerveau physique ou le cerveau spirituel. C'était peut-être une opération commune aux deux. Vient la partie la plus étrange du phénomène. Je voyais alors distinctement avec mes yeux physiques (bien que profondément endormi) mon esprit se tenir au-dessus et près de moi, dans son revêtement spirituel qui brillait et étincelait comme les feux multicolores rayonnés par le diamant ou la flamme irisée de la lumière électrique. Un instant après la conscience spirituelle disparut ; mon esprit avait réintégré l'enveloppe charnelle. J'ouvris mes yeux physiques dans l'obscurité.

Une autre fois, pendant mon sommeil, mes yeux physiques s'ouvrirent en état de clairvoyance pour voir mon propre esprit s'approcher de moi. J'eus le loisir d'examiner mon ambiance spirituelle. Mon esprit portait un vêtement éclatant de lumière (à peu près la radiation dorée d'un globe blanc dans lequel brûle un jet de gaz) et recouvrant entièrement la forme spirituelle et tombant sur les pieds en plis gracieux. Je voyais mon visage embelli et brillant d'une lumière dorée ; les joues étaient colorées de rose et je distinguais la couleur des yeux. Mon « double » désigna du doigt une fenêtre ouverte qui pendant un instant parut rapprochée de ma tête. C'était un avertissement qui m'était donné et je le compris fort bien. Un moment après je me réveillai et mes yeux s'ouvrirent dans le noir.

Dans ces deux cas, je pus connaître ma personnalité physique à travers la personnalité spirituelle. La figure spirituelle, lumineuse et brillante, éclairée de la lumière dorée renfermée évidemment dans la forme spirituelle, rappelait entièrement la figure physique. Je voyais le corps physique avec l'œil spirituel et le corps spirituel avec l'œil physique, spirituellement ouvert.

Je ne puis décider si ce que je voyais était un reflet de l'esprit dans ou à travers le cerveau physique, mais ce dont je suis sûr, c'est que dans les deux cas signalés, j'ai vu ma forme spirituelle embellie et se tenant près de moi dans les airs, prête à réintégrer l'enveloppe terrestre. Ces constatations personnelles et bien d'autres m'ont pleinement convaincu de la réalité d'une survie.

Voici les vérités que je tire de ces expériences :

1° Chez certains mortels l'esprit peut se séparer du corps et le quitter pour remplir d'autres devoirs, pendant que le corps a besoin de repos et de sommeil.

2° Les yeux spirituels peuvent être ouverts sur des objets ambiants non en rapport avec le corps physique.

3° Les yeux spirituels peuvent être ouverts lorsque les yeux physiques sont fermés et peuvent même apercevoir l'esprit s'approchant du corps.

Je ne suis pas en état de juger si dans l'un ou l'autre de ces cas le nerf optique entre en jeu ou si l'esprit se sert du cerveau.

(*La Lumière*, de septembre 1903.)

KADESH BARNEA

Les commencements de la Société et de la Civilisation.

(Page d'histoire ancienne.)

En exceptant Horeb, montagne d'Arabie où Moïse reçut de Dieu, selon la Bible, la première révélation de sa mission, Kadesh Barnea était la station la plus importante de la sortie des Hébreux, entre l'Égypte et le Jourdain.

Après avoir reçu les tables du Décalogue, Moïse conduisit son peuple directement de Sinaï jusqu'à cet ancien siège de la religion et lieu de dépôt des écrits sacrés — situé à onze marches d'Horeb par la route du « Mont Seir », que suivaient les caravanes, comme il est dit dans le Deutéronome, cinquième et dernier livre du Pentateuque.

Il ne continua pas sa marche vers la terre de Chanaan avant une période d'environ trente-huit ans.

Kadesh était son quartier général jusqu'à l'époque où la nouvelle génération avait atteint l'âge mur et que l'ancienne avait disparu. Il réunit alors les tribus et reprit son voyage si longtemps interrompu.

L'intérêt historique principal attaché à ce lieu provient du fait que c'était réellement la résidence de Moïse pendant toute une génération. L'histoire est pour ainsi dire muette sur les mouvements des tribus durant cette période, car ils n'étaient d'aucune importance. On peut supposer avec raison que pendant le long séjour qu'il fit là, Moïse écrivit une grande partie des livres composant le Pentateuque, attendu que les exigences d'une longue marche d'Égypte au Jourdain ne lui auraient pas laissé l'occasion de se livrer à un travail littéraire.

Malheureusement, l'histoire ne donne que peu de renseignements précis sur ce lieu intéressant, sur l'emplacement duquel on a soulevé une longue controverse ; mais les quelques données trouvées dans les écrits de Moïse, et surtout les deux noms sous lesquels il était successivement connu, fournissent d'amples suggestions qui viennent combler l'insuffisance de nos connaissances.

La première fois que Moïse a fait mention de ce lieu, c'est au 14^e chapitre, 7^e verset de la Genèse, où il décrit l'histoire de la campagne militaire de Chedorlaomer et de ses alliés, entreprise pour subjuguier ses sujets rebelles de l'Ouest. Cette partie intéressante de l'histoire elle-même remonte au temps d'Abraham, après qu'il fut arrivé sur la terre de Chanaan, et c'est aussi la première fois qu'il est fait mention d'une conquête importante des Assyriens. Les envahisseurs partirent de Damas, se rendant vers le Sud, par la route que suivaient les caravanes, connue encore de nos jours sous le nom de route Hajj à la Mecque.

Au sommet du bras droit de la mer Rouge, au golfe d'Akaba, Chedorlaomer changea de direction ; il alla vers le Nord et se rendit droit à « En Mishpat » qui est « Kadesh » par l'ancienne route de la caravane, d'Arabia Félix à Sidon et aux autres cités Phéniciennes du Nord. Il est évident que l'armée poursuivait une route ancienne et bien définie, où on était sûr de trouver de l'eau.

Il est pour ainsi dire certain que la route parcourue par Moïse, depuis le golfe d'Akaba jusqu'à Kadesh, était réellement la même que celle qu'avait

suivie Chedorlaomer, cinq cents ans auparavant. Leur point de départ de la mer Rouge était le même, ainsi que leur destination. L'un et l'autre devaient naturellement suivre une route qu'on devait savoir être suffisamment approvisionnée d'eau. Les routes des caravanes de cette région étaient anciennes et bien connues du temps d'Abraham.

Il y a lieu de déduire de là que « En Mishpat » était un lieu d'une certaine importance comme point stratégique, même du temps de Chedorlaomer. C'était une oasis en vue et de conséquence, au milieu d'immenses déserts. Mais son importance au point de vue militaire est de peu de conséquence de nos jours ; et pourtant « En Mishpat » n'a jamais perdu de son intérêt historique ; mais il est douteux que son importance, comme place sacrée de date antérieure au temps d'Abraham, ait été reconnue. Le nom sous lequel ce lieu était connu d'abord, indique que c'était beaucoup plus qu'une simple position stratégique pour un despote Assyrien. Il indique que c'était une cité sainte ou sacrée dès son origine. Le nom « En Mishpat » veut dire « un lieu de jugement ». Dans l'antiquité la plus reculée, alors que les livres étaient rares et limités aux écrits sacrés, il y avait des endroits spéciaux où ils furent déposés et confiés aux soins et à la garde du clergé. Ces livres, de même que les livres de Moïse et le Coran, contenaient le code des lois par lesquelles étaient gouvernées les tribus, et les prêtres étaient les interprètes de la loi. Il n'y avait pas d'autre source d'où dériveraient les lois. Leurs codes étaient d'origine divine. Tous les jugements et les actes d'autorité civile émanaient de l'endroit où les livres étaient déposés. De là « Le lieu des livres » ou « Le lieu du jugement » était le lieu central de la lumière et de la vie civile et religieuse de la tribu ou nation. C'était quelque chose de plus qu'un siège municipal comme nous l'entendons. « Kadesh » a une signification semblable ; il veut dire cité ou place sainte, c'est-à-dire, un lieu où les livres saints sont déposés, les lois interprétées et les jugements rendus par l'autorité du clergé. Le « En Mishpat » du temps d'Abraham était le « Kadesh Barnea » du temps de Moïse ; c'est-à-dire que c'était la cité sainte des tribus nomades de cette région. Il y avait encore d'autres « Kadesh », d'autres cités saintes. Les « Amorites » avaient un « Kadesh » aux sources du Jourdain. Les « Hittites » du Nord avaient leur « Kadesh » sur les bords de l'« Oronte ». C'est là que furent déposés leurs écrits sacrés et que la justice et le jugement étaient rendus. Le nom de Palais de Justice, employé dans certains états, a une signification analogue à celle de « Kadesh » ; sauf que l'idée de l'origine divine des lois et des jugements a été malheureusement perdue. L'opinion généralement admise, c'est que Jéhovah-Dieu s'est manifesté d'abord à Moïse dans le buisson ardent, au pied du Mont Horeb. On croit de même, que Moïse reçut, sur les tables de pierre du Décalogue, les premières révélations écrites de Dieu à l'homme.

Il semble monstrueux d'admettre que des hommes civilisés aient vécu et prospéré sur la surface de la terre sans avoir reçu de Dieu une révélation des lois de l'ordre sans lesquelles la société humaine ne peut exister. Il est clairement dit dans les premiers chapitres du Livre de la Genèse que la première phase de la civilisation nommée Ere d'Adam, était fondée sur une révélation de la Vérité émanant de Jéhovah-Dieu.

Cette révélation était substantiellement la même que celle qui fut donnée à Moïse sur le mont Sinaï — les lois du Décalogue. Ils constituent le commencement et la clef de voûte de la société humaine, c'est-à-dire de la civilisation ; et sans le Décalogue, la société gouvernée par la loi n'aurait jamais pu avoir de commencement. La société n'est pas le produit de l'évolution spontanée.

Dès l'origine, elle a eu pour base la divine révélation. Il n'existe pas dans l'histoire d'exemple d'un troupeau d'hommes-animaux s'élevant par eux-mêmes, par l'action de leurs pouvoirs mentaux inhérents, jusqu'à l'état de société gouvernée par des lois.

La civilisation doit être attribuée à quelque chose de plus élevé que l'exercice spontané de simples instincts animaux. Chaque graine produit son semblable. L'homme n'est pas l'enfant légitime d'un père animal, quoiqu'on puisse dire de la maternité. L'histoire ne mentionne aucun cas d'une société s'étant évoluée d'elle-même. A défaut d'autre évidence les écrits de Moïse fournissent d'amples preuves de l'existence de révélations primitives, auxquelles il fait allusion d'une manière particulière, et dont il a gardé des citations dans ses propres écrits. Il nomme surtout le Livre de Jasher, le Livre des guerres de Jéhovah, le Livre des Enunciations et il fait de longues citations prises dans les dix chapitres du Livre de la Genèse, d'une très ancienne révélation, ainsi que nous le dit Swedenborg, qui fournit des preuves convaincantes de la vérité de ses assertions.

Le prophète Héber fut le dernier des plus anciens prophètes et réformateurs religieux qui étaient en prospérité avant l'époque de Moïse. Il opéra une réformation religieuse générale qui s'étendit sur la région jadis connue sous le nom d'Eden, l'Eden de l'ère Adamique ; à savoir, l'Arabie, la Syrie et tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre. On peut la comparer à la réformation de Mahomet, qui s'étendait sur la même région. Deux systèmes de doctrines ou deux sectes religieuses naquirent de la réformation d'Héber, de même que de la Mahométane, comme nous l'apprend le dixième chapitre, vingt-cinquième verset du Livre de la Genèse.

Les Pélasges étaient florissants dans la Syrie, y compris la Palestine, et le bassin de l'Euphrate et du Tigre, tandis que les Joktanites ou les descendants de Joktan, occupaient la péninsule de l'Arabie.

Dans la Genèse, XI 4 15, Joseph en Egypte nomme la terre de Chanaan

« La terre des Hébreux », parce que la réformation d'Héber avait été acceptée par ses habitants.

Par l'entremise du prophète Héber, les lois du Décalogue furent proclamées à nouveau aux tribus qui étaient tombées dans un état d'idolâtrie grossière. Il prépara aussi un code de lois — le livre de la loi, — pour le gouvernement des tribus ; car, dans cette région, la forme de la société en tribus dominait à l'aube de la civilisation.

Une très ancienne inscription découverte dans une ruine à Hadramant, dans l'Arabie du Sud, vers le milieu du siècle dernier, fournit la confirmation fortuite de la vérité de l'histoire mosaïque.

Les descendants de Joktan avaient colonisé cette division de l'Arabie. L'inscription atteste que le peuple avait vécu là, pendant de nombreuses années, en paix et en prospérité, gouverné par des lois justes dérivées des livres sacrés d'Héber.

Le code de lois d'Héber était en vigueur dans tout ce vaste territoire jusqu'aux temps de Moïse, qui introduisit une nouvelle réformation en proclamant de nouveau les lois du Décalogue au monde qui était retombé dans l'idolâtrie. Il prépara également un code civil et criminel, comme Héber avait fait plusieurs siècles auparavant. Du temps d'Abraham, le code d'Héber était en vigueur dans tout le pays, « car les iniquités des Amorrhéens n'étaient pas encore arrivées à leur comble. » (Genèse, XV : 16). Mais du temps de Moïse l'iniquité des Hébreux était complète et la réformation israélite fut introduite avec une révélation divine nouvelle. Pas des lois nouvelles, mais une nouvelle révélation des lois semblables à celles qui avaient constitué la fondation de la Civilisation adamique.

Nous sommes maintenant à même de comprendre, dans une certaine mesure, la raison du long séjour de Moïse à « Kadesh Barnea », l'« En Mishpat » d'autrefois. Il avait là, sans doute, accès aux écrits sacrés sur lesquels étaient basées toutes les lois religieuses primitives, toutes les phases antérieures de la civilisation, puisqu'elles étaient identiques. Il fit de larges emprunts aux plus anciens écrits sacrés, ainsi que nous l'avons vu, et il fit des allusions spéciales à certains livres hébreux.

Il serait impossible d'établir une comparaison entre le code civil et criminel de Moïse et celui d'Héber, en ce que ce dernier n'existe plus maintenant. Mais on peut dire, avec justesse, qu'ils sont égaux en substance, sinon en forme, car les lois de la justice ne changent jamais. Il est possible que « Kadesh Barnea » gagne une plus grande importance et un nouvel intérêt dans l'avenir, au point de vue de recherches d'annales anciennes. Son identité, si longtemps sujette à l'incertitude et à la conjecture, a été clairement établie, il y a quelques années, par un Américain doué du vrai génie d'explorateur.

Il est certain que l'oasis de « Kadesh Barnea » a été pendant des siècles

une place de grande importance et le théâtre d'événements des plus intéressants appartenant à l'antiquité la plus reculée. Il est possible que dans ce sol se trouvent cachées des archives d'un intérêt plus considérable pour les chrétiens qu'aucune des découvertes archéologiques d'Égypte ou de l'Empire assyrien.

Extrait du « Progressive Thinker. »

Professeur : C. MOUTONNIER.

Note du Traducteur. — Nous sommes absolument de l'avis de l'auteur de cet article et nous croyons que toutes les vérités sont traditionnelles : que, si elles n'eussent été révélées, jamais la raison humaine ne les eût découvertes, à plus forte raison imaginées.

Le genre humain a commencé : il a commencé par un homme, sur un point quelconque de la terre, peu nous importe où. Cet homme a su le secret de son origine. Il l'a su de son Créateur. Cette vérité, il l'a transmise avec toutes les autres, à ses enfants. De génération en génération, d'âge en âge, elles ont circulé dans l'espèce humaine. Mais le dépôt des vérités morales, en passant par les mains profanes, a subi bien des altérations. La superstition, les intérêts privés et politiques, les passions humaines en ont obscurci les lumières ; et alors la raison s'est égarée et l'on a vu s'élever entre Dieu et l'homme d'étranges systèmes.

C. M.

Nice, le 11 janvier 1904.

QUELQUES MOTS

SUR LA MÉDIUMNITÉ DE MADAME LOUISE BELLET

La médiumnité de Mme Louise Bellet est aussi complexe que rare, tant au point de vue de la clairvoyance que des effets physiques de tout genre. La clairvoyance est parfaite et lui permet de franchir les distances et de prédire des événements en germe et qui doivent s'accomplir dans une période de moins de trois mois. Il s'agit, lorsqu'on la consulte, d'avoir un but bien précis, de savoir la conduire et l'on est émerveillé du résultat.

Sa médiumnité à effets physiques s'est manifestée, il y a quelque temps, par des coups dans les tables, chaises, armoires, etc. L'esprit qui frappe imite aussi la musique, joue des marches, principalement la *Marseillaise* et quelques autres hymnes nationaux, le *Miserere* du Trouvère, et d'autres mélodies. Tantôt les coups sont lourds et sonores ; tantôt ils tombent comme une pluie d'orage, tantôt enfin ils donnent l'illusion d'une main géante qui briserait des poutres ou des troncs d'arbres.

Quelque temps après se présente un autre phénomène étrange : l'écriture directe rouge. Le médium prend un crayon, un simple crayon noir. L'esprit s'en empare et écrit rapidement quelques lignes qu'il signe d'une croix. L'écriture est moitié rouge, moitié noire, puis entièrement rouge. On substitue au crayon un canif, un morceau de bois : l'écriture rouge persiste ; les doigts mêmes du médium écrivent, et je prie les lecteurs de croire que ceux qui entourent Mme Bellet sont des spirites aussi ardents que consciencieux et expérimentés, et que Mme Bellet elle-même, afin d'écarter tout soupçon de fraude, se prête volontiers aux examens qu'il plaît aux assistants de lui faire subir. C'est à ce moment que l'esprit protecteur ou guide du médium se présente : c'est un Peau-Rouge qui signe avec une croix et qui, tandis que le médium était en état de transe, a dit son nom. Il s'appelle « Myelka ». M. Hugo d'Alési, que j'appellerai volontiers, s'il veut bien me le permettre, l'éminent médium-artiste, a été inspiré de faire le portrait de Myelka. Sous ses plumes de sauvage, c'est une figure sympathique, où la bonté et la ruse se mêlent, figure qui vous inspire confiance et vers laquelle on se sent poussé comme vers un ami, un ami véritable, — chose rare ici-bas. Les paroles qu'il écrit sont des paroles de douceur, de bonté et de charité ; son but est d'enseigner, par l'intermédiaire du médium, ce que nous ignorons des forces qui nous entourent, et de propager la grande, la sublime vérité.

Myelka n'écrit pas seulement en noir et rouge ; il produit, outre cela, des effets physiques bien curieux. Que Mme Bellet se mette dans un fauteuil, le fauteuil la promène à travers la chambre ; les chaises bougent et se déplacent avec ou sans elle ; plusieurs chaises à la fois se déplacent, exécutent des cabrioles, ou semblent faire des révérences aux assistants. En un mot, Myelka est un esprit de grande force et a promis bien des phénomènes.

C'est avec le désir d'avoir une séance dans ces conditions, que le 11 juillet dernier, se trouvaient réunies autour de Mme de Valpignon, la si aimable et distinguée femme du monde et ardente spirite, à son appartement, les personnes suivantes : M. et Mme Hugo d'Alési, Mme Cornély, M. de la Moutte, le médium et moi.

La séance commence dans l'obscurité, mais la lumière de la chambre voisine qui pénètre en dessous des portes, laisse clairement distinguer ce qui se passe. Tout est soigneusement examiné. M. Hugo d'Alési marque avec de la craie la place d'une chaise posée près du médium, afin de pouvoir contrôler son déplacement. Nous chantons : des coups se font entendre ; l'esprit accompagne les mélodies ; puis, le médium prend le crayon, et bientôt quatre coups très forts (le signal convenu avec l'esprit pour allumer), se font entendre. On allume et l'on voit la croix rouge sur le papier : c'est Myelka qui est là. On éteint de nouveau : les coups et l'écriture rouge recommencent. Tout d'un coup, nous entendons le bruit de la chaise qui se déplace : elle

remue, s'avance et s'approche du médium, dont les mains sont tenues par MM. d'Alési et de la Moutte. Nous la distinguons parfaitement dans la demi-obscurité, et en allumant, nous constatons le déplacement de la chaise ainsi que l'écriture rouge qui couvre le papier. Les phénomènes se répètent ; le médium écrit avec un canif et ses doigts. La chaise se déplace du côté opposé ; les coups continuent à frapper distinctement ; enfin, l'esprit nous dit de cesser.

Nous passons dans la salle à manger brillamment éclairée. Personne n'attend plus de manifestation. On discute sur certains phénomènes ; on explique à deux visiteurs survenus à la fin de la séance le pourquoi de la vie, etc., lorsque tout à coup des coups se font entendre dans ma chaise. Le médium, appuyé à la table, s'avance vers une plus petite sur laquelle se trouve un morceau de papier et y pose sa main. En moins d'une seconde, la main est comme figée sur le papier : le médium effrayé tente, mais vainement, de se débarrasser du papier, lorsqu'enfin celui-ci glisse sur la table, et nous voyons cinq doigts, écartés les uns des autres, marqués en rouge sur le papier, semblables à des taches de couleur que la sueur de la main aurait rendues liquides !

L'étonnement du groupe fut grand, car, quelques semaines auparavant, Myelka avait promis (par la bouche du médium endormi), le phénomène de la main rouge sur un papier blanc. Il a tenu parole, comme il le fait toujours : ses promesses se réalisent avec une exactitude frappante et cette exactitude nous donne une confiance absolue, car nous savons, et aucun spirite sincère et expérimenté ne l'ignore, que le meilleur moyen d'obtenir de bons résultats est d'établir un courant de confiance et de sympathie entre nos amis de l'au-delà et nous.

En ce moment, Mme Louise Bellet se repose à la campagne. Dès qu'elle sera de retour à Paris, nous avons la conviction que sa clairvoyance, plus encore que sa médiumnité à effets physiques, rendra de grands services et sera appréciée de toutes les personnes qui y auront recours.

Nous rendrons compte fidèlement de tous les phénomènes intéressants dont nous serons témoin.

HELLA M. BASTIAN.

L'INTERPRÉTATION DE LA MUSIQUE PAR LA MIMIQUE

Quand on a étudié les phénomènes de l'hypnotisme, non pas en savant, non pas même en professionnel, mais en dilettante, quand on s'y est exercé, aussi, mais en amateur, il n'en semble que plus intéressant d'assister à des séances où sont révélés des faits curieux et des manifestations imprévues — inétudiées pourrait-on dire.

C'est ainsi qu'au mois de mai dernier je fus agréablement étonné de voir, chez un de mes amis, M. Sassier, compositeur de musique, rue du Cloître Notre-Dame, un cas que je retrouvai le 18 du mois suivant chez Mme Georges, 34, rue de la Victoire. Il s'agissait d'étudier les phénomènes que pouvait produire le son sur un sujet spirite en transe.

J'ignorais Mlle Régina Le Tellier. J'ignorais le but des expériences auxquelles j'étais invité à assister. Mais ce que j'ignorais surtout, c'était l'intense intérêt que pouvaient, — pour un public même non averti — présenter ces manifestations curieuses.

Quelle impression la mimique peut-elle dans certains cas produire sur un sujet spécial ? Je le veux noter aussi brièvement que possible et en me mettant dans l'état d'esprit du spectateur, du simple spectateur qui ne connaît rien aux arcanes de la science des phénomènes magnétiques. Et c'est ainsi qu'il convient de juger, je crois, ce genre d'expériences.

Dans un coin de la salle était installé un orgue. Mlle Régina était endormie. L'orgue jouait. Il jouait des morceaux religieux... et l'extase mystique était traduite par le sujet. La musique se ralentissait ou s'accélérait... et le sujet en notait immédiatement toutes les variations, toutes les modulations. Un point d'orgue inattendu venait-il arrêter un long moment le cours du morceau,... le sujet demeurait immédiatement dans une pose éperdue, splendide ou stupéfiante.

A l'orgue succédait le violon et c'était sur les cordes de l'instrument la frénésie des croches et des doubles croches,... et le sujet s'exaspérait dans les virevoltes les plus comiques et les plus divertissantes. Le timbre strident du violon paraissait l'énerver. Parfois, il se précipitait sur l'instrument qu'il arrachait violemment des mains de l'exécutant. Si le violon jouait à nouveau, c'était des impressions nouvelles... Mais ces impressions différentes redevenaient identiques, si l'on reprenait un des passages déjà joués.

Le chant et la diction étaient mimés aussi par le sujet, mais mimés d'une façon plus énergique et plus poignante que par un comédien de profession. Mais la voix humaine semblait impressionner moins violemment le sujet que le son des instruments. Je veux dire que la mimique de Mlle Régina était plus saisissante quand elle se « moulait » sur cette manifestation d'art que tant de gens trouvent inexpressive — la musique instrumentale... Le cas de Mlle Régina devrait être montré à ces profanes.

On dit que le corps humain est polarisé et que par suite deux individus exercent l'un sur l'autre une influence occulte, réciproque, analogue à celle de deux aimants placés en fer à cheval. Ne peut-on pas dire aussi que la mimique instrumentale émet des radiations se propageant par ondulations, et déterminant chez un sujet placé dans leur zone d'action utile des phénomènes physiques ou moraux ?

Je crois qu'après avoir vu le cas si spécial de Mlle Régina, on peut risquer cette théorie, déconcertante peut-être pour des spécialistes, mais dont les manifestations sont en tous cas fort intéressantes pour un public, pour le bon public qui ne cherche pas à percer les mystères de l'au-delà, mais qui aime à en contempler les effets.

CALDINE.

Contes et récits de l'au-delà

(Suite.)

(Communications médianimiques obtenues par HELLA M. BASTIAN)

LA PENDULE ENDORMIE

(Conte sarcastique de Nans Andersen.)

Tic... tac... tic... tac... « Voilà qu'elle se remet en marche », se prit à dire l'horloger et il s'en alla. Mais, la pendule ne marchait pas du tout : elle ne faisait que tic... tac. Or, il en est des pendules comme des êtres humains qui parlent en dormant : les uns et les autres ne savent pas même ce qu'ils font.

Tic... tac... tic... tac... bom, bom, bom, bom, bom, bom... il était six heures ; et, — dans la grande et antique cité des bords du Rhin, qui avait vu se succéder tant de siècles et tant de changements et qui, petit à petit, était devenue riche et florissante, tout en gardant ses rues étroites et ses maisons démodées, — toutes les horloges et pendules sonnaient la même heure.

« Ah ! que c'est encourageant ! » s'écria le balancier et il se mit à sauter de joie ; mais il exagéra un peu trop son élan et se heurta contre sa cage, ce qui provoqua un léger cliquetis et l'arrêta net. Bon Dieu ! quel malheur ! Remonté depuis si peu de temps et rester, malgré cela, à ne rien faire ! D'y penser seulement, quelle honte ! Mais la pendule n'eut pas honte du tout ; elle ne se douta même de rien, car elle dormait, et l'on n'est pas responsable de ce que l'on fait en dormant.

On la décrocha du mur et on la transporta dans le cabinet de débarras, dans les mansardes, car elle n'était plus maintenant qu'un meuble inutile et c'est au débarras qu'est relégué tout ce qui est inutile, vieux ou cassé. Ce n'était pas très amusant, mais il y a de pires destinées et cela vaut toujours mieux que d'être brûlé ou mis en morceaux comme objet encombrant.

Si la pendule n'eût pas dormi, elle aurait appréhendé de se trouver dans la société fort mélangée rassemblée sous les toits : rien que des invalides et des chemineaux aux vêtements vieux et misérables. Il y avait là, par exemple, un grand vieux fauteuil en maroquin, anciennement rouge et devenu jaune

depuis : le cuir était déchiré en maints endroits, laissant apparaître des petites crevasses d'abîmes béants, et de ces crevasses sortait quelque chose qui semblait être du crin, mais qui, en réalité, n'était qu'une savante imitation de crin en laine tortillée. On plaça la pendule au milieu du fauteuil et on l'abandonna à son sort : elle n'avait plus maintenant qu'à se tirer d'affaire elle-même.

« Bonsoir, Mademoiselle, dit le fauteuil ; est-ce que vous n'êtes pas venue pour m'épouser ? »

La pendule, dans son sommeil, fit signe que oui, car elle rêvait d'une question à laquelle il fallait répondre oui.

« Voilà qui est gentil !... puis-je me permettre de vous demander votre nom, Mademoiselle ? Nous voilà fiancés et les fiancés se tutoient et s'appellent par leur petit nom. »

« Bum... bum... », fit le balancier en rage, voyant que le fauteuil avait trouvé une femme et lui pas.

« Bum... bum !... sapristi que c'est intéressant ! s'écria le vieux fauteuil, c'est le cri que poussent les petits garçons lorsqu'ils jouent à la guerre et chargent leurs fusils avec des pois secs... Je dois vous dire, Mademoiselle, qu'il y a dans cette vie des événements qui se répètent deux, trois et même quatre fois, car vous serez bel et bien ma quatrième femme. »

C'est ainsi que la pendule et le fauteuil devenaient mari et femme ; et cependant la pendule continuait à dormir et elle dort encore aujourd'hui, semblable en cela à beaucoup d'êtres humains qui passent à côté du beau et du bien, sans jamais s'en apercevoir, ou seulement au moment où il est trop tard pour se rattraper.

LE FAUX NEZ

(Conte sarcastique de Hans Andersen.)

Un petit garçon jouait avec son polichinelle qui avait un long nez rouge et des yeux rusés. Tout en jouant, il le fit tomber de telle façon, que le beau nez rouge se cassa juste au milieu et s'éparpilla en miettes sur les dalles. Mais on trouva remède au malheur, en faisant faire au Polichinelle un nouveau nez en gomme élastique, peint en rouge et si bien imité, qu'on ne se serait aperçu de rien sans une petite fissure qui se laissait voir là où on avait collé le faux nez. Encore ne la voyait-on qu'en regardant de très près : elle n'avait pas du tout mauvais aspect ; le polichinelle n'en souffrait pas et jouissait quand même de tous les honneurs que lui valait la société du petit garçon, — fils d'un homme célèbre. Mais voilà que le polichinelle, qui, avant

son accident, était déjà un personnage très fier, s'avisa de le devenir plus encore, tant et si bien que s'il n'eût été matériel et sans vie, il aurait, assurément, été le plus intolérable, le plus hautain et le plus mauvais des êtres humains, malgré son faux nez et sa fissure au milieu. Il s'attaquait à tout ; rien ne lui plaisait ; tout était au-dessous de lui. En un mot, ce qu'il disait était fort désagréable à entendre aux gens qui, après tout, ne sont pas parfaits non plus.

Un jour, il arriva une visite : c'était celle d'une jeune et belle étrangère, très instruite et qui occupait dans le monde une place des plus distinguées. Elle jouait du piano et chantait à merveille ; et quand elle riait ou causait, ses grands yeux avaient l'éclat de diamants sur un fond de velours noir. C'était une véritable grande dame que tous aimaient, à l'exception toutefois de Polichinelle, qui seul, trouvait quelque chose à redire et lui déniait toute distinction et toute intelligence, parce qu'elle ne portait qu'une simple robe blanche et qu'elle venait d'un pays où les femmes ont l'habitude et le goût de la cigarette, ce que lui, Polichinelle, n'admettait que pour un homme.

Cependant, malgré sa simplicité, sa robe blanche lui allait à merveille ; et la cigarette que l'homme célèbre lui offrit après le dîner ne changea rien à son amabilité et à son caractère, qui fussent restés les mêmes si elle avait porté une robe plus simple encore et fumé une douzaine de cigarettes. Mais le Polichinelle garda son opinion et aucun des raisonnements du petit garçon, qui cependant était le fils d'un homme célèbre, ne put le faire varier : il continua à garder son ton hautain, méprisant et mauvais, oubliant que lui-même avait un faux nez avec une fissure et qu'il eût gagné à s'observer d'abord avant de critiquer les autres.

(Traduit de l'allemand par HELLA M. BASTIAN et ALGOL.)

UN FAIT

Un de mes intimes amis en qui j'ai une confiance absolue m'a, voilà huit jours, conté ceci :

Le printemps dernier, ma femme étant gravement malade, je résolus de quitter Paris pour la campagne d'alentour.

Le 13 mai, vers les cinq heures du soir, ma femme, qui était au lit avec la fièvre, vit soudain, entre elle et le plafond, et se penchant vers elle, une femme dont elle ne découvrit que le buste. Au bas de ce buste un prénom était écrit : « Marie » et un nom, dont elle ne reconnut que la dernière syllabe : « et ». La vision fut rapide : dix secondes et ma femme fut troublée ; aussi ne

put-elle lire le second mot tout entier ; mais elle est sûre et de l'apparition et de l'inscription tronquée.

Or, le 15 mai, nous trouvâmes un logement à Viroflay, au premier étage d'une maison, dont le rez-de-chaussée était occupé par un ménage.

En attendant nos meubles, nous restâmes plusieurs jours à l'hôtel. Le 21, jour de notre installation, la femme de notre co-locataire vint prendre des nouvelles de la mienne qui constata, surprise, une grande ressemblance entre sa vision du 13 mai et sa visiteuse du 21.

Elle lui demanda son nom : Larderet, répondit la dame. « Je suis sûre, ajouta ma femme, que vous avez pour prénom Marie. — Cela est vrai », dit Mme Larderet.

Tel est le récit de mon ami.

Une conclusion s'impose : sa femme a prévu l'avenir avec exactitude. La vision ne fut pas hallucinatoire, mais prémonitoire.

A moins de supposer, contradiction absurde, que le cerveau peut être impressionné par ce qu'il n'a pas encore perçu, la théorie matérialiste est incapable d'expliquer un semblable phénomène. Je le livre aux méditations de M. Metchnikoff, ce savant dédaigneux qui, dans la touffe prodigieuse des faits psychiques, n'a voulu cueillir que les seuls faits de télépathie, parce que sa doctrine à courte vue en peut à peu près rendre compte.

Je me réjouirais grandement si M. Metchnikoff consentait, notre humble appel étant parvenu jusqu'à lui, à ouvrir les yeux sur le fait supranormal que j'ai rapporté et sur les milliers de faits pareils qui forment comme le vestibule du temple mystérieux où nous commençons à nous aventurer. Peut-être viendrait-il à comprendre alors que, pour un véritable philosophe, il y a dans le monde autre chose que le gros intestin et que les phagocytes.

RENÉ-ALBERT FLEURY, de *l'Aurore*,

(Tiré de la *Vie Nouvelle*, du 24 juillet 1904.)

LA SORCIÈRE DE MARLY ⁽¹⁾

Mme Martin est condamnée : 100 fr. d'amende, 4 ans de prison. Condamnation comme tant d'autres, qui prouve l'incertitude de la justice et plus encore l'impossibilité de bien établir le délit et le texte de loi qui permet de punir. C'est trop pour une innocente, et trop peu si Mme Martin est coupable des noirceurs qu'on lui attribue.

Mais la sorcière de Marly, ainsi dénommée parce que pauvre, mal mise

(1) La chambre des appels de Versailles a réduit de quatre ans à quinze mois de prison la peine prononcée contre Mme Martin.

et détestée d'une jeune servante, peut-être plus rusée et déséquilibrée que la sorcière même, devait être condamnée fatalement, car l'innocence est plus difficile à prouver que la culpabilité, et la loi qui laisse tant de coupables impunis se plaît souvent à faire des exemples.

Pas un journal n'a traité sérieusement cette affaire et nous savons comme les Spirites sont cotés dans l'esprit de la magistrature.

Que les snobs, les ignorants, les suffisants glosent sur les spirites à propos de Mme Martin, qu'est-ce cela peut faire au Spiritisme ?

Si Mme Martin avait engagé Mme Chapuis à brûler des cierges à saint Antoine de Padoue, à se plonger dans les piscines de Notre-Dame de Lourdes, elle aurait pu recevoir tous les dons de son amie sans la plus légère protestation.

Et puis, qu'y a-t-il de moins logique, de moins juste que les legs des vieillards qui cèdent à une impression momentanée. Un grand nombre mentent aux principes de toute leur vie par l'insanité de leurs dernières volontés.

Récemment, une servante héritant de deux millions de son vieux maître, fut très indignée de n'avoir pas eu davantage ! Une autre menaça sa vieille maîtresse de la quitter, si elle ne testait pas en sa faveur, et nul ne put récuser la valeur du testament !

Un spirite laissa, il y a peu de temps, quelques centaines de mille francs à sa servante. Le testament *in extremis*, signé par le notaire et les témoins, la légataire universelle abandonna le moribond, le laissa trépasser sans soins, mais elle fit faire de très riches funérailles à l'église. Ce Spirite, franc-maçon, répétait à tout venant qu'il n'était plus catholique et n'entrerait à aucun prix dans une église. Il avait de la famille qui fut bel et bien réduite à se taire.

Et les amours séniles qui font passer comme muscade les titres, les rouleaux d'or et les colliers, aux mains des prêtresses de l'amour, combien en voit-on ?

Je risque de susciter des protestations et des révoltes en affirmant qu'en général les spirites sont trop désintéressés. Ils oublient les besoins de la terre. Où en sont nos revues, nos journaux ? Quels sont les legs qui permettent de répandre, comme il serait utile, les excellents organes du spiritisme ?

Voit-on les rédacteurs de nos revues, de tant de publications très bonnes, mener grand train et laisser de beaux biens au soleil, des titres de rente à leur famille ?

Nous sommes de la famille de don Quichotte, nous allons, flamberge au vent, nous battre contre l'erreur, sans même trouver les modestes hôtelleries où se reposait le chevalier de la triste figure. Pourtant, l'on ne vit pas seulement d'aspirations généreuses. Auteurs, journalistes, médiums, rentrent

dans la loi commune et ceux qui abusent de tous ces dévouements, en reculant devant quelques charges, ne sont guère plus délicats que Mme Martin.

La femme de César ne doit pas être soupçonnée, dit-on, mais combien d'innocents sont encore à présent soupçonnés et condamnés ?

Les affaires d'héritage sont délicates et pour supprimer les abus sans nombre qui en découlent, il n'y a qu'un moyen, très radical il est vrai, mais il est infaillible, c'est de supprimer l'héritage.

Mais ce serait pire que le mal présent. Il arrive encore fréquemment que de tendres parents font enfermer comme fous tous les êtres chers qui leur donnent quelques inquiétudes. Ce n'est pas très difficile, et ces procédés n'attaquent en rien la considération de ceux qui en usent.

Mme Martin a été surtout chargée par la servante et nous connaissons la valeur trop discutable de ce genre de témoins.

La position des domestiques, souvent mal comprise des maîtres et serviteurs, laisse trop de prise aux sentiments douteux. La servante ignorante, l'esprit peu occupé, invente des faits monstrueux, des histoires ridicules. Elle a l'imagination féconde et se venge sans vergogne d'un salut non rendu, d'un pourboire oublié, par des calomnies.

Un valet de chambre étant entré dans une famille de libre-penseur, hésita à y rester. Il s'attendait à voir des danses macabres autour d'un crucifix, il croyait que ces mécréants cracheraient dessus et feraient des orgies.

Très surpris d'avoir affaire à de braves gens, de très bonnes mœurs, il finit par raconter qu'on lui avait affirmé dans le quartier que tous les libre-penseurs et francs-maçons étaient capables des plus noirs sortilèges, sacrilèges et crimes épouvantables.

Des maîtres difficiles, un domestique de mauvaise foi, et les choses pouvaient autrement se raconter... Le Tribunal aurait écouté sérieusement les élucubrations de ces fanatiques.

J'ai connu, il y a longtemps, de braves et vieilles gens qui ne pratiquaient pas. Spirites, magnétiseurs et très honnêtes, ils étaient insultés dans la rue. L'homme mourut et fut enterré civilement. Tout le voisinage fut sans pitié pour la pauvre veuve, qui perdit tous ses moyens d'existence et dut quitter la ville.

Le Spiritisme ne rapporte rien, au contraire, et ceux qui usent leur temps et leurs forces à son service ne doivent rien espérer sur terre.

La vérité et le progrès ne donnent aucun bien à leurs apôtres.

Mme Martin, vieille et pauvre, fut-elle coupable des crimes dont on l'accuse ?... Empoisonnement, vol, abus de confiance !

Evidemment non, puisqu'elle a une peine qui ne suffit pas à châtier de pareilles fautes.

Fut-elle même coupable des manœuvres dont on la charge ?

Nous qui savons l'étrangeté des communications et aussi leur danger, nous nous demandons quelle fut l'impulsion donnée par les êtres de l'au-delà en cette malheureuse affaire, et si Mme Martin est coupable.

Des parents qui ne donneraient pas un morceau de pain à des oncles, des tantes, regardent le patrimoine de ces mêmes parents comme devant absolument leur revenir ! Pourtant, l'assistance publique, les œuvres philanthropiques et les sociétés artistiques reçoivent couramment des dons, sans que personne en soit surpris.

Mme Martin n'est pas une criminelle, parce qu'une vieille dame qui ne voyait jamais ses neveux lui a laissé sa fortune. Si elle n'est pas coupable, nous devons la plaindre, et si elle est coupable, n'en soyons pas humiliés.

Nous sommes humains, par conséquent imparfaits.

Les religions sombrent dans le ridicule et l'immoralité, parce qu'elles ne tiennent pas assez compte des tares des hommes, de leurs faiblesses et des suggestions mauvaises.

Et surtout, nous nous désintéressons les uns des autres. Si Mme Chapuis avait connu et reçu les consolations de plusieurs spirites, elle aurait raisonné son testament et Mme Martin, rappelée à son rôle de vraie spirite, n'aurait pas donné prise à la calomnie ou à la médisance.

Mais chacun s'excuse, les riches de leur cruel égoïsme, les malheureux de leur haine contre la société, et nous ne progressons guère, parce que nous ne prenons pas le juste milieu.

Le spiritisme est en progrès, la grande voix des morts surgit de toutes parts, chacun travaille dans la mesure de ses facultés et celui qui a compris l'évolution de l'âme et la responsabilité des actions commises contre les hommes, ne saurait agir déloyalement ; mais n'oublions pas que sur douze apôtres se trouva Judas Iscariote et attendons la paix et la justice dans le monde des esprits, et non dans celui des hommes si partiaux, si égoïstes, si orgueilleux, qu'on comprend mieux chaque jour la valeur de ces mots : *les premiers seront les derniers et les derniers les premiers*.

Les spirites donnent leur vie à la diffusion de la vérité, et quand un faux frère se trouve dans leurs rangs, qu'ils l'abandonnent sur la route, ils n'en seront ni moins forts ni moins pauvres.

Mais les jappements des roquets n'entraveront pas la marche des combattants pacifiques qui prêchent la concorde, l'oubli des injures et la foi inébranlable dans la vie infinie et le bien.

PAUL GRENDÉL (1).

(*Messenger de Liège*)

(1) Auteur d'un grand nombre de romans spiritualistes très remarquables.

LA CRÈCHE SPIRITE A LYON

En juillet 1903, un Appel se faisait entendre, celui-ci :

Une crèche spirite se forme ! Elle appelle tous les frères et sœurs spirites à donner leur obole à la fondation de cette œuvre, qui a pour point de départ l'enfant au berceau, parce que les bienfaits du Spiritisme s'étendent sur l'homme, du berceau à la tombe.

Puisque sa devise est *Charité !* son principe, *Fraternité !* sa force est la divine loi d'amour qui, en réglant les actes de l'homme de son premier jour à son dernier, lui fait atteindre son but : Dieu ! vers lequel il ne va que par l'accomplissement du devoir.

Cette Crèche a pour dédicace ces simples mots :

Sous la protection de Dieu et de nos Maîtres et Protecteurs.

ALLAN KARDEC ET MARIE-ANGÉ

Asile ouvert à l'enfance de l'âge de quinze jours à trois ans, sans distinction de culte et de nationalité.

Aujourd'hui, la Crèche s'ouvre ! Nos frères de l'Etranger comme ceux de la France pourront la visiter de 2 à 4 heures. Elle est située place de la Croix-Rousse, 8, au 2^e étage.

L'amour est l'inspirateur de cette œuvre ! Il fait appel à tout esprit d'amour et de jugement. Nous espérons que son appel sera entendu et que chacun voudra coopérer à l'effort qui assiera l'Œuvre de la Crèche sur des bases solides qui lui permettront d'étendre ses bienfaits.

Aujourd'hui, la Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche a, à la Caisse d'Epargne, un dépôt de 10.000 fr., dont 4.545 fr. 35 constituent un fonds, dit inaliénable ; 4.500 assurent approximativement le fonctionnement de la Crèche pour un an à l'avance, et 954 fr. 65 pour l'année qui commence.

Nous croyons ce faible succès précurseur d'un plus grand ! Nous croyons que les listes de souscriptions se couvriront à l'envi pour que sur notre sol français s'élèvent des Asiles à l'enfance où, à la fois, l'enfant apprendra dès son premier jour à aimer et à respecter son frère dans la famille et dans la société.

C'est le but unique de la Société spirite pour l'œuvre de la Crèche avec celui de donner à la Nation une race vigoureuse sous l'effort de soins dévoués. Nous espérons que tout homme de bonne volonté lui aidera à l'atteindre.

CORRESPONDANCE

Paris, 30 juillet 1904.

Madame,

Ci-joint, en quelques mots, le compte rendu de deux séances qui peut intéresser les personnes qui s'occupent de ce genre de phénomène :

Au mois d'avril 1904, l'on me signala Mlle Régina pour sa lucidité. Je lui demandai à expérimenter avec elle, ce à quoi elle consentit. Nous prîmes rendez-vous chez Mme Georges, 34, rue de la Victoire, à Paris.

J'endormis Mlle Régina, alors j'eus la surprise de constater des poses et des expressions fort curieuses. Je la questionnai sur la cause de ces effets inattendus et elle répondit, selon les cas, qu'elle entendait une musique céleste, voyait des anges, la vierge, etc... Huit jours après, je fis une nouvelle expérience avec un violoniste et constatai l'effet de la musique donnant au sujet des poses et des expressions infiniment belles et artistiques, analogues au son et à l'air du violon.

Il est à remarquer que l'état magnétique du sujet n'est pas la catalepsie, mais le somnambulisme avec extase.

FERNAND SAINTEAU.

Communication faite à la Presse par la Société Universelle d'Etudes Psychiques. Siège social : 113, rue de Rennes, Paris.

Le 20 juin dernier a eu lieu dans les salons de la Coopération libre des armées de terre et de mer, 41, rue Vivienne, la réunion générale annuelle de la Société universelle d'études psychiques.

Après l'allocution du Président de la Société, M. le Dr Joire, le secrétaire général, M. le Dr Kocher, a présenté son rapport sur la situation morale et matérielle de la Société.

Parmi les communications intéressantes, nous relevons celle de M. le Dr Joire sur le sthénomètre, appareil destiné à mesurer la force nerveuse extériorisée ; et celle de M. le Dr Kocher sur un cas de dessin automatique.

Les médecins et les membres adhérents assistant à la réunion ont pu expérimenter le sthénomètre et examiner à loisir les dessins automatiques soumis à leur appréciation.

La réunion s'est terminée par de très curieuses expériences de transmission de la pensée chez une personne mise en état de somnambulisme.

A CEUX QUI DOUTENT ET A CEUX QUI PLEURENT

Tel est le titre — subjectif — d'un ouvrage qui vient de paraître et que nous avons lu, relu et lisons encore, profondément pénétré par l'esprit d'apaisement, quoique pourtant de force, qui l'anime d'un souffle puissant.

Son auteur, M. le Professeur C. Moutonnier est, du reste, loin d'être un débutant, ni un inconnu à tous nos amis de la *Revue* ; maintes fois, nous avons la bonne fortune de rencontrer, ici et ailleurs, des articles dus à sa plume sympathique, qui nous ont toujours vivement intéressés. — M. Moutonnier est non seulement un profond penseur, mais aussi un fin érudit doublé d'un sage. Dans l'œuvre que nous avons l'honneur de vous présenter aujourd'hui, chers lecteurs, l'auteur fait surtout le siège de notre raison et celui de notre cœur ; il les conquiert par l'abondance, mais bien plus par la clarté de ses arguments.

M. Moutonnier a trouvé le mal, qui, comme la lèpre au moyen âge, ronge notre *xx^e* siècle ; ce mal, c'est le doute. C'est donc à tous ceux qui souffrent de ses tristes ravages que l'auteur s'adresse, et aussi, à ceux que tenaillent les affres d'une douleur que ne console pas la divine espérance. Les victimes de ces deux souffrances sont légions, hélas et précisent bien notre époque sans idéal, ayant perdu la foi, par suite de la faillite des religions qui n'ont pas su — ou peut-être pas pu, prises qu'elles sont dans leur propre engrenage — marcher avec la science.

Loin de moi la pensée de calomnier les religions. Les premières, elles ont ouvert des horizons à l'homme, lui ont apporté l'espérance d'une vie meilleure, en les obligeant à porter leurs regards affligés par les déceptions et les misères de toutes sortes vers un idéal de pureté, de joie et d'amour infini.

Mais, qui reste stationnaire, rétrograde ! Cette vérité est presque un axiome : De par leurs propres forces, les religions s'étaient élevées à une si incomparable hauteur, qu'elles furent prises de vertiges ; nouvelle tour de Babel, la confusion de leur langage est devenue telle, qu'elles n'ont plus pu se comprendre elles-mêmes ; après s'être divisées, elles retombent sur elles-mêmes, où elles s'écrasent de tout leur formidable poids. Ne parlant plus au cœur, en éternel conflit avec la raison, dans quelques siècles, — peut-être bien avant, — les générations futures retrouvant quelque chose de leurs poussières, sur le bord des chemins, rediront aux âges nouveaux, que les plus imposantes forces qui pesèrent si lourdement sur de longs siècles écoulés, ont été anéanties, parce que, voulant marcher seules, elles ont dédaigné les critères de la science et de la raison. Et Dieu dit au flot : « Tu n'iras pas plus loin. » Ci-gît.

Mais nous voici, ce nous semble, bien éloignés du beau livre de M. Moutonnier. Cependant, cette longue parenthèse a pour but de présenter celui de l'auteur qui est de nous expliquer, dans une langue harmonieuse, ce que les religions ont toujours dédaigné de faire : « *Le Pourquoi de la vie !* »

Cet ouvrage n'est pas seulement écrit pour un nombre restreint de lec-

teurs ; il s'adresse à tous, car tous, ici-bas, plus ou moins, nous sommes tyrannisés par le doute ou angoissés par la douleur ; car, tous, nous avons souffert, nous souffrons, ou nous souffrirons. Que nous le voulions ou non, c'est le lot suprême de la vie.

Citer des pages d'un ouvrage, c'est, à mon avis, le déflorer : au reste, dans celui-ci, les beautés sont en si grand nombre, qu'il nous faudrait tout citer.

Tout d'abord, on se trouve attiré, je l'ai dit plus haut, par la perfection du style à la fois harmonieux et serré ; puis, retenu par la lumineuse clarté d'une logique qui s'impose jusqu'à la conviction.

En d'intéressants chapitres, sont condensés, avec une magistrale maîtrise, les origines et les fins de l'homme ou plutôt : sa genèse et son Apothéose. Un de ces chapitres nous a particulièrement frappée : C'est celui qui explique la faute originelle. A lui seul il suffirait aux succès de ce livre : présentée ainsi, nous sommes éblouis par l'éclatante lumière que projettent les arguments si concluants de l'auteur.

Tout, je le répète, est à louer en ce livre : La préface seule est une pure merveille de tendresse et de douleurs vaincues. Sa texture en est si délicate, qu'on croirait bien plutôt y voir l'œuvre d'un talent féminin très affiné ; mais quelques pages plus loin, on reste étonné de se trouver en face d'un écrivain puissant et disert.

Et plus les pages se succèdent, plus elles nous conquièrent, nous procurent d'intimes émotions.

Mais un des grands attraits de cet ouvrage, c'est le choix des admirables poésies intercalées dans le texte, avec un si réel bonheur. La plupart sont de Strada, cet immense, ce colossal génie, le plus complet des siècles passés, peut-être, ceux de l'antiquité compris, qu'une modestie qui n'a de comparable que son immortel talent, a, pendant quarante ans d'un labeur de Titan, tenu jalousement caché. Quiconque n'a pas vu, sur ce maître de la pensée, la magnifique étude de J.-P. Laurens, voudra se donner l'exquis régal de lire l'ouvrage de M. Moutonnier, afin de faire connaissance avec lui. A côté de puissantes envolées de Strada, nous rencontrons quelques belles poésies de notre Lamartine, et enfin, l'auteur, poète délicieux, malgré cet imposant voisinage, trouve encore le moyen de nous charmer par des poésies d'une saveur exquise. Nous devons une reconnaissance émue à ces hardis pionniers, qui, dans le religieux silence de l'étude, s'efforcent à nous soulever le voile si dense encore, que laisse retomber, sur les splendeurs de l'au-delà, l'impénétrable Isis ; ayons courage, faisons-leur crédit ; car déjà des lueurs fulgurantes disent à nos yeux ravis que les temps précurseurs sont arrivés.

A ceux qui doutent, et à ceux qui pleurent, est donc un livre de chevet que chacun voudra avoir à portée de sa main, et qui, appelé à un grand succès, apportera la consolation et la sérénité chez tous ceux qui liront cet ouvrage, comme il mérite d'être lu, avec un cœur et une pensée recueillis.

DIANE MAREST.

POUR LA DÉFENSE DES « OBERLÉ »

Récemment, les journaux parisiens annonçaient que sur la demande de notre ministre des Affaires Etrangères, la censure interdisait la représentation des *Oberlé*, pièce tirée par M. Edmond Haraucourt du célèbre roman de M. René Bazin, de l'Académie française.

Bien des lecteurs de cette œuvre émouvante et inspirée du plus noble patriotisme, se demandèrent si, réellement, sa mise à la scène aurait pu amener de graves complications diplomatiques entre Paris et Berlin. Quelques-uns crurent plutôt voir en cette mesure une concession aux internationalistes, sans-patrie et « pacifistes ».

Mlle France Darget ne put retenir un cri de révolte contre ce qui lui parut une honte nationale : « Si, se dit-elle, la défense de la Nation appartient aux politiques, la défense de l'Idéal appartient aux poètes. » Et, en bonne Française, notre jeune Muse laissa déborder toute son indignation généreuse, dans une pièce de deux centaines de vers qu'elle fait paraître en une plaquette intitulée : « Pour la défense des *Oberlé*. »

Il y a naturellement dans cette œuvre un côté historique et politique : nous nous interdirons de l'aborder et de le discuter ; cela nous mènerait trop loin ; et nous aimons mieux parler surtout de la poésie même et en louer les hautes qualités.

Elles sont d'abord celles que nous sommes habitués à goûter dans les vers de notre charmante et distinguée compatriote. Mais à l'heureux choix des rythmes et de la mesure des strophes, à la beauté des images qui jaillissent sous le souffle ardent de l'inspiration, Mlle France Darget ajoute parfois en ce poème une énergie, une vigueur et une fermeté de facture toutes viriles.

On en jugera mieux par quelques citations. Voici, d'abord, les vers du début où est exposé l'action des *Oberlé* :

Lorsque Jean Oberlé, vaillant fils de l'Alsace,
Pensif, ne voulant pas diminuer sa race
Sous l'uniforme jaune et bleu des Allemands,
Eut résolu de fuir l'appel des régiments;
Lorsque dans cette nuit troublante et forestière,
Pâle d'abandonner son pays et sa mère,
Et l'enfant blonde, hélas! qui pleure et veille encor...
Emportant seulement, comme un double trésor,
Ses Vosges dans les yeux et son amour dans l'âme,
Il eût marché longtemps en plein bois, en plein drame;
Quand, découvert, traqué, surpris à tout instant,
Las, déchiré de ronce et d'angoisse, sentant
La mort derrière lui, mais devant lui la France,
Il bondit d'un élan vers cet espoir immense.
Et qu'enfin, épuisé, sanglant, sauvé, meurtri,
Une balle à l'épaule et le cœur ébloui,

Il roula défaillant sur la terre adorée, —
 Tout un peuple, attentif à la fuite sacrée,
 Applaudit, suspendu par l'âpre émotion,
 D'un long cri de tendresse et d'admiration;
 Et de tous ces Français sur qui votre œuvre passe,
 Il n'en est pas un seul, ô chantre de l'Alsace!
 Qui voyant tomber Jean, ne lui tendit la main.

Arrivant à l'interdiction du drame, le poète s'écrie :

O douleur! Et pourquoi cette mesure indigne?
 Pourquoi sur le théâtre où Paris lui fit signe,
 Où la Gloire lui souriait,
 Avoir pris ce roman en train d'éclorre drame,
 Et brusquement l'avoir arraché du programme,
 La main prompt et l'œil inquiet?
 Quels mots disait-il donc, le tragique épisode?
 Risquait-il, réveillant quelque haine incommode,
 D'enflammer des yeux vers Strasbourg?
 Parlait-il de revanche aux morts d'outre-frontière?
 Était-ce un cri d'espoir? Était-ce un cri de guerre?
 — Hélas! c'était un cri d'amour.
 C'était un cri d'amour pour la terre française,
 Un frisson des houblons nouveaux, sur qui l'air pèse
 Parce qu'un maître est là, jaloux.
 Il emportait loin l'âme des sœurs fidèles,
 « Armez-vous! » Mais: « Souvenez-vous! »

Ne pouvant, malgré tout le désir que nous en avons, donner d'autres extraits, nous les terminerons par ces jolis couplets :

« Le nœud noir des filles d'Alsace
 « A noué mon cœur exilé,
 Et ne venait pas dire aux fronts tournés vers elles :
 « Avec le bonheur écoulé.
 « Avec le souvenir, vivace....
 « Le nœud noir des filles d'Alsace
 « Est un oiseau, qu'on n'atteint pas...
 « Il franchit nos monts, jamais las,
 « Et peut voir la terre d'en face.
 « Le nœud noir des filles d'Alsace
 « Est une errante croix de deuil
 « Qui flotte à nos fronts, sur le seuil
 « Où passent ceux de notre race. »

« Ce lied aux phases lentes » est d'une musique rêveuse, d'une harmonie mélancolique, qui rappellent en les égalant les meilleures inspirations de Mlle France Darget elle-même.

(*Touraine républicaine.*)

LA PHILOSOPHIE DU XX^{me} SIÈCLE

Nouvelle édition du *Christianisme pour tous*, par Albin VALABRÈGUE (1).

Il est impossible à ceux qui se sont livrés à l'étude des sciences d'accepter, de gaité de cœur, les données philosophiques aventureuses qui ont inspiré les premiers auteurs qui se sont occupés du spiritualisme expérimental, et ces données leur apparaissent surtout comme une tentative d'adaptation habile, justement peut-être parce qu'elle est inconsciente, des traditions nouvellement mises à jour par la connaissance des religions ésotériques de l'Orient avec le bloc presque intact des principes religieux conservés et acceptés depuis longtemps dans notre Occident.

D'autre part, la connaissance de la philosophie scientifique ne satisfait guère le cœur ; elle paraît froide, sèche, avec ses allures de dissection, mais elle frappe néanmoins par son caractère de réalisme et de vérité.

Partagé par ces impressions, nous avons toujours pensé qu'une fusion se ferait tôt ou tard entre les principes réellement solides de ces deux manières, contraires et souvent hostiles systématiquement, d'envisager les questions qui préoccupent les hommes depuis l'enfance de l'humanité. Nous avons souvent souhaité un ouvrage qui entreprit ce grand œuvre et nous croyons l'avoir trouvé dans le livre d'Albin Valabrègue qui, avec raison, le présente comme l'exposé du *nouveau spiritualisme* en regard de celui qui paraît avoir donné tous ses résultats et achevé son cycle malgré tout le talent de ceux qui l'ont illustré.

C'est toujours une bonne fortune quand un ouvrage est présenté avec des qualités de style telles que celles que possède l'auteur dramatique si connu, et quand il s'agit de philosophie, ce n'est pas une qualité assez banale pour qu'on n'ait pas du plaisir à la signaler avec plus de force.

Dans l'ouvrage que nous recommandons, l'auteur établit la véritable figure du Christ, car cette conception paraît devenir inséparable des idées d'émancipation morale qui sont dans l'air actuellement, et il trouve le moyen non seulement de présenter un nouveau Jésus, bien vivant, et doué de traits de caractères bien accentués, ce qui a été fait bien souvent, mais de prouver ces traits par des textes brutaux et invincibles.

Après avoir lu la Bible cinquante fois, on est étonné de l'avoir si mal lue.

La figure de Jésus apparaît non plus avec l'air souffrant et les regards langoureux que lui donnaient les maîtres anciens, mais plutôt comme dans

(1) 1895. 282 pages. Chez l'auteur, Maison des Marcottes, quartier de Montriond, Lausanne (Suisse).

ces tableaux modernes où éclatent la flamme d'un regard profond et l'énergie d'une volonté supérieure.

L'auteur parle aussi du socialisme futur, car il y a un socialisme spirite comme il y a un socialisme chrétien, et il n'est pas prouvé que le premier soit inférieur au second.

Les seules parties qui nous ont paru moins hardies (sur le déterminisme, ses preuves et ses conséquences) se trouvent justement avoir été ou devoir être retouchées, dans le sens que nous attendions de l'indépendance d'esprit de l'auteur, dans les ouvrages, qui ont suivi ou qui suivront : *l'Almanach de la Survie* (1900) et les *Messianiques*, volume en vers qui n'a pas encore paru (1) et que nous attendons comme une formule définitive pour saluer de nos acclamations le nouveau « Maître » qui rendra au spiritualisme le grand service de cesser de lui voir marquer le pas, en lui montrant les nouveaux horizons vers lesquels il doit se diriger s'il veut rencontrer les savants et les hommes de bonne volonté qui font passer le sens pratique et celui de la vérité avant les dons de la sensibilité et de l'imagination.

ANASTAY.

ASSOCIATION

LA PAIX ET LE DÉSARMEMENT PAR LES FEMMES

FONDÉE A PARIS EN 1899

AUTORISÉE EN 1900 PAR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

sur l'avis du Ministre des Affaires étrangères et du Préfet de Police

OEuvre humanitaire et universelle

Sans distinction de Religions, d'Opinions politiques, ni de Nationalités.

EXPOSÉ DES PRINCIPES

La guerre étant une monstruosité sociale, la guerre qui ne se discute même pas (parce que ceux qui la discutent n'en comprennent pas l'infamie), la guerre a inspiré aux femmes de tous les pays un entraînement grandiose et humain, pour arrêter, par tous les moyens en leur pouvoir, ce fléau redoutable dont la gloire égorge en moyenne par jour onze cents hommes robustes, quarante millions par siècle, sur l'ensemble du globe, et coûte aux contribuables de l'Europe vingt-deux millions par jour.

Les jeunes gens arrachés à leurs familles, à l'agriculture, à l'atelier, par l'obligation du service militaire, ont perdu, à leur retour dans leurs foyers, une partie de leur aptitude au travail et ils cherchent alors, dans l'adminis-

(1) Peut-être fera-t-on bien de souscrire à cet ouvrage qui sera vite épuisé. Prix 3 fr. 50. Ecrire à l'auteur, Maison des Marcottes, quartier de Montrond: Lausanne (Suisse) jusqu'au 1^{er} septembre.

tration, des places onéreuses pour le budget, au lieu de reprendre leurs anciennes occupations normales et utiles.

Jusqu'à ce jour, rien n'a pu détruire ni même enrayer les progrès lamentables de la pieuvre attachée avec tant de frénésie aux flancs de l'humanité entière ; jamais la guerre n'a été à ce point souveraine, et sur toute la terre, sous mille formes différentes, son masque hideux apparaît ; force brutale et aveugle, destructions et cruautés, misères, tourments, souffrances, famines, champs de bataille couverts de blessés et de morts.

La stupidité de toutes ces guerres révolte, à la fin, toutes les femmes, et, par l'action que leurs cœurs s'arrogent désormais le droit d'exercer, les épouses, les mères, par l'éducation nouvelle qu'elles donneront à leurs enfants, espèrent enlever leurs fils aux dangers de cette barbarie.

Le militarisme disparaîtra, comme l'esclavage qui semblait tout aussi nécessaire et naturel dans l'antiquité.

Notre Association est donc fondée dans l'espoir de préparer, par les femmes et pour l'avenir, l'apaisement des discordes internationales et d'amener, avec une paix durable, la substitution progressive de l'Arbitrage aux guerres, qui obligent depuis si longtemps à l'accroissement progressif et onéreux des impôts et sont une cause de ruine prochaine pour toutes les nations.

Et nous nous appelons, nous nous massons, autour de la bannière pacifique ; conduites — dans l'action pour ce noble but et sur la terre entière — par différents comités ayant chacun leur présidente, et formant, de cette manière, un merveilleux ensemble d'intelligences, d'élans chaleureux, de *dévouements absolus* qui nous mènera sûrement à la victoire : Vers la Paix, vers la Paix.

Membres du Comité directeur :

Présidente-Fondatrice : Mme Camille Flammarion, officier de l'Instruction publique.

Vice-Présidentes : Mmes Suply, présidente aux Halles Centrales de Paris ; Pauline Dupont, directrice de l'Ecole professionnelle des jeunes filles aux Ternes ; Baronne Staffe, officier de l'Instruction publique ; Mac-Kenty, officier de l'Instruction publique.

Secrétaire générale : Mme la Vtesse de Lysles, officier d'Académie.

Secrétaire des Séances : Mme Marie Ostwalt.

Trésorière : Mlle Marceline Fleury, (Halles Centrales de Paris).

Secrétaire adjointe à la Secrétaire générale : Mlle Marie Husson, comptoir National d'Escompte de Paris.

Trésorière adjointe : Mme Constant Améro, officier d'Académie.

Secrétaire adjointe des Séances : Mme Pontois.

Membres du Conseil.

Mmes Adolphe Brisson, Doctoresse Conta, Ernest Flammarion, Clovis Hugues, Jeanne Melin, Paul Viardot.

Déléguée de l'Association : Mme Séverine.

Siège social, 16, rue Cassini, Paris.

GIOVANNA

Nouvelle spirite, par STÉFANE.

IV

SUR une des collines qui bordent le lac, à quelque distance de Gravedona, s'étend un rideau d'ifs et de cyprès. Leur sombre verdure apparaît de loin parsemée de taches d'une éclatante blancheur. Des cippes funéraires, des croix en bois ou de pierre se dressent parmi les verts rameaux. C'est le *Campo-Santo* (1), le lieu où vient se dénouer la chaîne infinie des humaines douleurs. Une flore brillante s'épanouit entre les tombes et répand dans l'air d'agréables senteurs. La lumière ruisselle, et les oiseaux chantent sur les pierres sépulcrales. Qu'importe en effet à la nature que tant d'espérance et de joies y soient à jamais ensevelies aux yeux des humains ? Elle n'en poursuit pas moins le cycle de ses merveilleuses transformations.

Non loin de l'entrée du cimetière, une large dalle de marbre est encadrée de rosiers, de jasmins, d'œillets rouges, parmi lesquels bourdonnent des insectes. Un acacia la couvre de son ombre. Là dorment, bercés par les échos lointains, par les murmures affaiblis de la vie, les parents de Giovanna, et c'est sa pieuse main qui entretient ces fleurs. Plusieurs fois par semaine, elle descend prier à l'église de Gravedona, et de là, suivie de sa nourrice, gagne le champ funèbre où gît la dépouille des siens ; là aussi repose le corps du père de Maurice, et celui-ci, dans son taciturne ennui, aime à parcourir ces allées silencieuses, à retremper son esprit dans le grand calme de la cité des morts. Un jour, les deux jeunes gens s'y rencontrèrent, Giovanna, agenouillée, la tête penchée sur la tombe de sa mère, semblait s'entretenir à voix basse avec elle ; on voyait ses lèvres s'agiter. Que disait-elle à la morte ? Quel mystérieux échange de pensées s'opérait entre ces deux âmes ? Maurice ne savait, mais craignant de troubler ce recueillement, il se tenait à l'écart, immobile, attentif. En se relevant, Giovanna l'aperçut, et son visage s'empourpra. Mais lui, tout heureux de cette rencontre, s'approcha et la salua.

— Signorina, lui dit-il, je vois qu'un même mobile nous conduit en ce lieu. Il est doux, n'est-ce pas, de venir rêver près de ceux qu'on a perdus, de prouver que leur souvenir est toujours gravé dans notre cœur ?

— Oui, répondit-elle, et dans l'accomplissement de ce devoir on puise des forces nouvelles, on s'affermir dans le bien. Chaque fois que je viens ici, j'en sors plus calme, plus soumise à la volonté de Dieu.

— Ressentiriez-vous aussi ce que j'éprouve auprès des morts ? Dès que je

(1) Champ des morts.

m'approche de la tombe de mon père, il me semble qu'une communication intime s'établit entre lui et moi. Au fond de mon être une conversation s'engage. Je crois entendre sa voix, je lui parle et il me répond. Mais peut-être n'est-ce là qu'une illusion vaine, un effet de notre émotion ?

Elle leva vers lui ses yeux qui brillaient d'un feu profond et doux.

— Non, ce n'est pas une illusion, dit-elle, moi aussi j'entends ces voix intérieures. J'ai appris depuis longtemps à les comprendre. Et ce n'est pas seulement ici qu'elles se font entendre en moi, en quelque lieu que je sois, si j'appelle par la pensée mes chers invisibles, ils viennent, ils me conseillent, m'encouragent, guident mes pas dans la vie. La tombe n'est pas une prison, tout au plus peut-on la considérer comme une sorte d'autel du souvenir. Ne croyez pas que les âmes y soient enchaînées.

— Les âmes des morts reviennent-elles donc sur la terre ?

— Pourriez-vous en douter ? dit la jeune fille. Comment, ceux qui nous ont aimés ici-bas se désintéresseraient-ils de nous dans l'espace ! Délivrés des liens de la matière, ne sont-ils pas plus libres, et le souvenir du passé ne les ramène-t-il pas vers nous ! Oui, certes, ils reviennent, ils s'associent à nos joies, à nos douleurs. Si Dieu le permettait, nous les verrions souvent à nos côtés se réjouir de nos bonnes actions, s'attrister de nos fautes.

— Cependant vous êtes une catholique fervente, or, le catholicisme n'enseigne-t-il pas qu'à la mort l'âme est jugée et, selon l'arrêt divin, éternellement rivée au lieu du châtimement ou au séjour des bienheureux.

— J'adore Dieu, j'obéis de mon mieux à sa loi, mais cette loi est une loi d'amour et non une loi de rigueur. Dieu est trop bon et trop juste pour punir éternellement. Connaissant la faiblesse de l'homme, comment pourrait-il se montrer si sévère envers lui.

— Quelle sera donc, selon vous, la sanction du bien et comment s'accomplira la justice divine ?

— L'âme, en quittant la terre, voit se déchirer le voile matériel qui lui faisait oublier son origine, ses destins. Elle comprend alors l'ordre du monde ; elle voit le Bien régner au-dessus de tout. Selon que sa vie a été bonne ou mauvaise, stérile ou féconde, conforme ou contraire à la loi du progrès, elle jouit d'une paix délicieuse ou souffre d'un cruel remords, jusqu'à ce qu'elle reprenne la tâche inachevée.

— Et comment cela ?

— En revenant sur cette terre d'épreuve et de douleur travailler à son avancement, aider ses sœurs dans leur marche commune vers Dieu.

— Vous pensez donc que l'âme doit accomplir plusieurs existences ici-bas ?

— Oui, je le sens, une existence ne peut suffire pour nous permettre d'atteindre la perfection ; et comment, sans cela, expliquer que les enfants de Dieu soient si dissemblables de caractère, de valeur morale, d'intelligence ?

— Permettez-moi de m'étonner qu'à l'âge où tant de jeunes filles sont rieuses et folles vous soyez si sérieuse, si réfléchie, si éclairée des choses d'en haut.

— C'est sans doute que j'ai vécu plus que celles dont vous parlez.

— Je crois comme vous que l'existence actuelle n'est pas la première que nous accomplissons, mais pourquoi le souvenir du passé est-il effacé de notre mémoire ?

— Parce que les bruits et les occupations de la vie matérielle nous détournent de l'observation intérieure de nous-mêmes. Bien des réminiscences de mes vies d'autrefois me reviennent à l'esprit. Je crois que beaucoup de personnes pourraient reconstituer leurs existences passées en analysant leurs goûts, leurs sentiments.

— L'amitié ou la répugnance instinctive que nous ressentons à première vue pour certaines personnes n'auraient-elles pas leur source dans cet obscur passé ?

— Oui, sans doute, mais nous devons résister à ces sentiments de répugnance. Tous les êtres sont nos frères et nous leur devons notre affection.

— Ainsi, cet élan irrésistible qui me portait vers vous dès le premier jour où je vous vis, cette force qui n'a fait que croître depuis notre rencontre chez Marta, et qui me fait vous rechercher partout, serait une preuve que nous nous sommes déjà rencontrés et connus sur terre ?

La jeune fille sourit et se tut.

— Chère demoiselle, continua Maurice d'un ton grave et ému, dois-je le dire, nos pensées s'unissent en une concordance singulière. Je retrouve en vous toutes mes idées ; mais ces idées, confuses dans mon esprit, s'agrandissent et s'éclairent en passant par votre bouche. La solitude et la réflexion ont fait de vous un ange de bonté, de douceur ; moi, elles m'avaient aigri, rendu indifférent aux souffrances humaines. Mais le jour où je vous ai vue à l'œuvre je compris où était le bien, le devoir. Ma vie a reçu une impulsion nouvelle. C'est à vous que je dois cette révélation. En vous voyant, en vous entendant, un voile s'est déchiré, un monde infini de rêves, d'images, d'aspirations, s'est montré à mes yeux. Aussi, votre présence est devenue un besoin pour moi, une joie profonde. Laissez-moi espérer que nous pourrons souvent nous revoir.

Un bruit de pas et de voix l'empêcha de continuer, et vint à propos cacher le trouble de Giovanna. Un convoi mortuaire s'approchait ; une psalmodie lugubre montait dans l'air. La jeune fille appela sa nourrice, mais avant de s'éloigner, elle fit un signe amical à Maurice et lui jeta ces mots : au revoir !

Le jeune homme la suivit du regard jusqu'à ce que sa robe blanche eût disparu à l'angle de l'allée.

L'étonnement qu'avait éveillé dans l'esprit de Maurice sa première ren-

contre avec Giovanna était allé grandissant à mesure qu'il apprenait mieux à la connaître. Mais peu à peu cette impression s'était changée en un sentiment tout autre. Après chacune de leurs entrevues chez Marta, il se sentait, comme il l'avait dit lui-même, meilleur, plus porté vers le bien, plus doux envers ses semblables. La puissance mystérieuse qui rayonnait autour de la jeune fille l'enveloppait, faisait fondre ce qu'il y avait de dur, de glacial en son âme. Une force attractive, invincible, l'attachait à elle. Une sorte d'ivresse montait à son cerveau rien qu'en entendant le son de sa voix. Maurice aimait. Il aimait avec l'ardeur juvénile, avec l'enthousiasme d'un cœur qui parle pour la première fois. Chaque jour il découvrait en Giovanna une perfection nouvelle. Tous ceux qui la connaissaient, tous ces humbles habitants de la vallée qu'elle avait secourus, ne célébraient-ils pas ses vertus ? Et comme, malgré sa douceur et sa modestie, elle se montrait supérieure à toutes les jeunes filles de son âge ! Maurice avait vu de près les demoiselles de la grande cité lombarde, il connaissait les joyeuses enfants de Côme et des rives du lac. Nulle part, il n'avait trouvé son égale. Il avait vu la vanité, le désir de briller, régner chez la plupart d'entre elles. Sans doute, il y avait de séduisantes personnes, des jeunes filles capables de rendre un époux heureux, parmi celles qu'il avait rencontrées ; aucune ne possédait cette simplicité unie à cet air noble et doux, ce je ne sais quoi de surhumain, cette flamme presque divine qui se reflétait dans les yeux de Giovanna, lui gagnait les cœurs, éloignait de ceux qui l'approchaient toute pensée basse ou impure. N'était-ce pas une chose merveilleuse que de l'entendre, à dix-huit ans, parler avec tant de conviction des grandes lois ignorées de l'homme, percer les sombres mystères de la vie et de la mort, reconforter les indécis, montrer à tous le devoir. Voilà ce que se disait Maurice après l'entrevue du cimetière, et l'image de Giovanna remplissait son esprit. Il repassait dans sa mémoire tous les incidents qui l'avaient rapproché d'elle. Il la revoyait telle qu'elle lui était apparue un jour de fête, dans l'église de Gravedona, abîmée dans sa prière, tandis qu'autour d'elle tout était bruit, mouvement de chaises remuées, froissement d'étoffes sur les dalles. Et de tout cela : souvenirs, pensées, secrètes espérances, se dégageait un rêve délicieux, rêve d'amour et de bonheur, qu'il caressait silencieusement au fond de son âme.

V

Maurice, dans ses courses vagabondes, avait rencontré plusieurs fois Luisa, la vieille nourrice. Ayant su obtenir son amitié, il acquit d'elle la certitude qu'il serait bien accueilli à la villa Speranzi, et s'y rendit un jour. Celui qui, rencontrant l'avocat misanthrope, aurait pu lire en lui, eût été bien surpris de l'émotion qu'il ressentait. La démarche qu'il tentait n'allait-elle pas détruire ou réaliser ses espérances ? Il fut fort bien reçu par la tante de Giovanna qui, affaiblie par l'âge et la maladie, sentait le moment venu de

donner un soutien naturel, un époux à sa nièce. Elle autorisa Maurice à renouveler ses visites, ce qu'il fit fréquemment. Alors commencèrent pour les jeunes gens ces entretiens prolongés, ces causeries sur la terrasse dominant le lac, durant lesquels leurs âmes s'épanchaient en mutuelles confidences. Maurice racontait sa vie, sa triste vie d'enfant privé de mère, puis les déceptions, les découragements de sa jeunesse. Il ouvrait, comme en fe déchirant, son cœur à Giovanna. Elle le consolait, lui confiait ses rêves, ses rêves aussi candides, aussi purs que ceux d'un ange. Et ces deux êtres, se rapprochant de plus en plus, apprenaient à s'aimer davantage, Mille liens secrets se formaient, les enlaçant, les unissant dans d'étroites et puissantes mailles.

Le jour où, selon les usages de la haute Italie, les fiançailles devaient être célébrées, fut bientôt fixé, et tout fut préparé pour cette fête intime, à laquelle deux ou trois vieux amis devaient prendre part. La veille de ce jour, Maurice monta de bonne heure à la villa. Après le repas du soir, les deux jeunes gens gagnèrent la terrasse, d'où leurs regards pouvaient s'étendre sur un magique horizon. Ils s'assirent en silence sous un bosquet d'orangers. Luisa se tenait un peu à l'écart.

La nuit s'avancait lentement ; elle étendait sur le lac son voile bleuâtre ; elle répandait une teinte uniforme sur les champs d'oliviers, les vignes, les bois de châtaigniers, sur les villes et les villages. Tandis que l'ombre s'épaississait dans les vallées, les sommets des collines, rougis par la pourpre du couchant, semblaient autant de foyers d'incendie. La nuit montait peu à peu ; ses sombres traînées s'étendirent sur les crêtes ; des lumières innombrables étincelèrent aux fenêtres des villas et des chaumières. Les ténèbres enveloppaient entièrement le lac et son cadre de montagnes, mais vers le Nord les feux du jour mourant coloraient encore de teintes fantastiques les colosses des Alpes. Comme une armée de géants rangés en bataille, la Bernina, la Sella, le Monte-d'Oro, la Disgrazia, vingt autres pics dressaient vers le ciel leurs cimes orgueilleuses, couronnées de neige, sur lesquelles le soleil, avant de disparaître à l'occident, lançait ses rayons brisés.

En vain, la nuit cherchait à les étreindre, ils luttèrent avec elle. Mais son voile passa enfin sur ces fronts superbes. Les dernières lueurs s'éteignirent. La nuit triomphait ; seule, elle allait régner jusqu'à l'aurore.

A ce moment, un concert argentin s'éleva dans les airs. Dans tous les villages, les cloches tintaient. C'était l'*angelus*, la prière du soir, le signal qui éveille chez tous, chez le pêcheur du lac, chez le bûcheron de la forêt, chez le pâtre de la montagne, la pensée de Dieu. Giovanna et Maurice, songeurs, recueillis, observaient ce majestueux spectacle ; ils écoutaient le son mélancolique des cloches, ils suivaient du regard les belles étoiles d'or, émergeant des profondeurs du ciel pour monter lentement, en légions serrées, vers le zénith. La poésie de cette nuit remplissait leurs âmes ; leurs bouches

étaient muettes, mais leurs cœurs se confondaient dans un ravissement profond. Maurice rompit le premier le silence.

— Giovanna, dit-il, pensez-vous quelquefois à ces sphères lumineuses qui se meuvent dans l'espace ? Vous êtes-vous demandé si elles sont, comme notre terre, des mondes de souffrance, habités par des êtres matériels et arriérés, ou si des âmes plus parfaites y vivent dans l'amour, la félicité ?

— Bien des fois, répondit-elle, j'ai visité ces mondes. Des protecteurs, des amis invisibles, m'entraînent presque toutes les nuits vers ces régions célestes. A peine ai-je fermé les yeux, qu'un groupe d'esprits, aux longues robes flottantes, au front brillant, m'entoure ; ils m'appellent. Je vois ma propre âme qui, semblable à eux, se dégage de mon corps et les suit. Rapide comme la pensée, nous traversons des espaces immenses, peuplés d'une foule d'esprits ; partout des océans de vie déroulent leurs perspectives sans bornes. Partout retentissent des chants harmonieux, d'une suavité inconnue à la terre. Nous parcourons ces archipels stellaires, ces sphères lointaines, bien différentes de notre globe. Au lieu d'une matière compacte et lourde, beaucoup d'entre elles sont formées de fluides légers, aux brillantes couleurs. Tandis que les hôtes de la terre se traînent péniblement à la surface de leur planète, les habitants de ces mondes, aux corps subtils, aériens, s'élèvent facilement, planent dans l'espace environnant. Ils agissent sur ces fluides légers et colorés qui composent le noyau de leurs sphères ; ils leur donnent mille formes, mille aspects divers.

Ce sont des palais admirables, aux colonnes éblouissantes, aux innombrables portiques, des temples aux dômes gigantesques, ornés de statues, de pilastres de gaz, et dont les murailles transparentes laissent passer le regard. De toutes parts se dressent des constructions prodigieuses, asiles de la science et des arts, bibliothèques, musées, écoles monstres, toujours envahis par les foules. L'enseignement y est donné sous la forme de tableaux lumineux et changeants. Le langage est une sorte de musique.

— Quels sont les besoins corporels des habitants de ces mondes ?

— Ils sont presque nuls. Ils ne connaissent ni le froid, ni la faim, presque pas la fatigue. Leur existence est bien simplifiée. Ils l'emploient à s'instruire, à étudier l'univers, ses lois physiques et morales. Ils rendent à Dieu un culte magnifique, et déploient en son honneur les splendeurs d'un art inconnu ici-bas. Mais la pratique des vertus est surtout leur objectif. La misère, les maladies, les passions, la guerre, sont presque ignorées sur ces mondes. Ce sont des séjours de paix, de bonheur, dont on ne saurait se faire aucune idée sur notre globe de fer et de larmes.

— Est-ce donc là que se rendent les hommes vertueux en quittant la terre ?

— Il y a bien des degrés à franchir avant d'obtenir l'entrée de ces mondes. Ce sont les derniers échelons de la vie matérielle, et les êtres qui les peuplent, diaphanes et légers pour nous, sont encore grossiers et lourds comparés aux

purs esprits. Quant à notre terre, elle n'est qu'un monde inférieur. C'est après y avoir vécu un nombre d'existences suffisant pour parfaire son éducation et son avancement moral, que l'esprit la quitte pour aborder des sphères de plus en plus élevées, et revêtir un corps moins matériel, moins assujéti aux maux, aux besoins de toute sorte. Après un nombre incalculable de vies, toujours plus longues en même temps que plus douces, grandissant en science et en sagesse, s'éclairant, progressant sans cesse, l'âme abandonne enfin les demeures corporelles et va poursuivre dans l'infini le cours de son éternelle ascension. Ses facultés s'élargissent, une source intarissable de charité, d'amour coule en elle ; elle comprend les lois supérieures, elle connaît l'univers, elle entrevoit Dieu. Mais hélas ! qu'elles sont loin de nous ces béatitudes, ces joies ineffables ! Il faut nous élever nous-mêmes vers ces hauteurs sublimes ; Dieu nous en a donné les moyens. Il a voulu que nous soyons les artisans de notre bonheur. La loi du progrès n'est-elle pas écrite dans notre conscience ? Ne reculons donc pas devant les luttes, les sacrifices, devant tout ce qui purifie, élève, ennoblit. Oh ! si les hommes voulaient savoir ! s'ils daignaient chercher le véritable but de la vie ! quels horizons s'ouvriraient devant eux ! Comme les biens matériels, ces biens éphémères, leur paraîtraient misérables, comme il les rejetteraient pour s'attacher au bien moral, à la vertu, que la mort ne saurait nous enlever et qui, seule, nous ouvre l'accès des régions bienheureuses.

Ainsi s'écoulaient les heures. Maurice s'enivrait des paroles de la jeune fille, car ces paroles lui enseignaient des choses que ses livres lui avaient toujours laissé ignorer. C'était pour lui comme un langage séraphique lui révélant les mystères d'outre-tombe, et en effet Giovanna, médium inspiré, était, à son insu, l'écho d'une voix surhumaine qui retentissait dans les profondeurs de son être.

Presque chaque jour, ils allaient ainsi, devisant à travers les bosquets parfumés, réchauffés des rayons du soleil d'Italie, caressés du vent, sous le bleu profond du ciel. Quelquefois, ils montaient en barque avec Luisa et se laissaient glisser doucement au gré des courants du lac. Peu à peu les bruits affaiblis de la rive venaient mourir autour d'eux. Bien haut, dans l'air limpide, de grands oiseaux de proie volaient en tournoyant ; des poissons d'argent se jouaient dans l'eau transparente. Tout alors les invitait à la rêverie, aux doux épanchements du cœur. Mais, ramenée par une force occulte vers de graves sujets, Giovanna parlait de préférence de la vie future, des lois divines, des progrès infinis de l'âme, de son épuration par l'épreuve et la souffrance.

— La douleur, disait-elle, si redoutée, si méconnue ici-bas, est en réalité l'enseignement par excellence, la grande école où s'apprennent les vérités éternelles. Elle seule habitue l'être à se détacher des biens puérils, des choses terrestres, à en mesurer le néant. Sans les épreuves, l'orgueil et l'égoïsme,

ces fléaux de l'âme, n'auraient aucun frein. C'est leur rôle d'assouplir les esprits rebelles, de les contraindre à la patience, à l'obéissance, à la soumission. La souffrance est le grand creuset de purification. Comme le grain du cribble, toujours on en sort meilleur. Il faut avoir souffert pour compatir aux souffrances des autres. L'affliction nous rend plus sensibles, nous inspire plus de pitié pour les malheureux. Si les hommes étaient éclairés, ils béniraient la douleur comme le plus puissant agent de progrès, d'agrandissement, d'élévation. Par elle, la raison se fortifie, le jugement s'affermir, les infirmités du cœur disparaissent. Plus haut que les biens terrestres, plus haut que le plaisir, plus haut que la gloire, elle montre à l'âme affligée, la grande figure du devoir se dressant, imposante, auguste, illuminée des clartés du foyer qui ne s'éteint pas.

Ces révélations, cette voix enchanteresse, ces accents éloquents, inspirés, remplissaient Maurice d'étonnement et d'admiration.

— O Giovanna, disait-il, parlez encore, parlez toujours, cher et vivant écho de mes espérances, de ma foi, de ma passion pour le juste et le vrai. Parlez ! je suis si heureux de vous entendre, de vous contempler. Et cependant, je me surprends parfois à craindre que notre bonheur ne s'évanouisse tout à coup. Notre félicité n'a rien d'humain. Il me semble que le vent âpre de la vie va souffler sur notre rêve d'amour ; une voix secrète me dit qu'un danger nous menace.

En vain la jeune fille cherchait à chasser ces craintes. L'approche d'événements douloureux nous remplit d'une appréhension vague. L'âme pressent-elle l'avenir ? C'est là un problème suspendu au-dessus de notre intelligence et que nous ne saurions résoudre.

Ainsi que l'avait dit Giovanna, qui peut compter sur le lendemain ici-bas ? Joies, richesses, honneurs, amours folles, affections austères, tout passe, tout fuit entre les mains de l'homme comme un sable subtil. Les heures amères et désolées de la vie peuvent toucher de près aux heures de bonheur et de paix ; mais il est rare, quand les premières s'approchent que nous ne soyons pas frappés par un sombre pronostic. Ainsi était Maurice. Cet entretien sur la douleur, pensait-il, n'était-ce pas un présage, comme un avertissement d'en haut ? Une oppression pénible lui serrait le cœur quand il se sépara de Giovanna.

La nuit s'écoula longue et sans sommeil. Mais les premières clartés de l'aube chassèrent ces impressions et quand, revenu près de sa bien-aimée, il la vit, pleine de grâce, d'enjouement, de vie, parée pour les fiançailles, ses dernières craintes s'évanouirent comme un brouillard matinal sous les rayons du soleil d'août.

(A suivre.)

STEFANE.

Le Gérant : P. LEYMARIE.